42550

OBSERVATIONS
SUR LA NATURE
ET LE TRAITEMENT
DE LA
FIEVRE PESTILENTIELLE,
OU LA PESTE,
AVEC
LES MOYENS D'EN PRÉVENIR OU EN ARRÊTER LE PROGRÈS:

PAR M. FOURNIER, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, Médecin pensionné de la Ville de Dijon, Médecin des Etats Généraux du Duché de Bourgogne, & Inspecteur des Eaux minérales & médicinales, tant de France, qu'étrangeres.

A DIJON,
Chez L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXVII.

A NOSSEIGNEURS, NOSSEIGNEURS LES ÉLUS GÉNÉRAUX DES ÉTATS DE BOURGOGNE.

NOSSEIGNEURS,

Vous avez daigné recevoir ſous vos auſpices, mes Obſervations ſur les Fievres malignes, en faveur du bien public qui vous eſt ſi cher, & dont vous êtes ſans ceſſe

occupés. C'eſt au même titre que j'oſe vous préſenter celles qui regardent la Fievre peſtilentielle, ou la Peſte, que j'ai eu le bonheur de traiter à Marſeille pendant tous les ravages de cette funeſte maladie : Cet Ouvrage ſi intéreſſant pour l'humanité, & d'une ſi grande importance pour tous les Gouvernements, me fait eſpérer que vous voudrez bien en agréer les hommages, comme le foible tribut de la continuation de mon travail & de mon zele pour la conſervation des hommes.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

NOSSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
FOURNIER, Médecin des Etats de Bourgogne.

OBSERVATIONS
SUR
LA NATURE ET LE TRAITEMENT
DE LA
FIEVRE PESTILENTIELLE,
OU LA PESTE,
AVEC les moyens d'en prévenir ou en arrêter le progrès.

L'ACCUEIL favorable que le Public a bien voulu faire aux Obſervations ſur les fievres malignes, & la protection dont la Province daigne toujours m'honorer, donnent encore la force à ma main tremblante & octogénaire, de tracer le tableau, & expoſer le traite-

ment de la fievre peſtilentielle, la plus affreuſe & la plus funeſte de toutes les maladies.

Je n'aurois pu, dans aucun temps de ma vie, moins encore à ſa fin, remplir une tâche auſſi difficile, & en même temps d'une ſi grande importance pour tous les Gouvernemens, toutes les Adminiſtrations, & pour l'humanité entiere, ſi je n'avois conſervé un journal exact de tout ce qui s'eſt paſſé à la derniere peſte de Marſeille, où je fus envoyé en 1720, par ordre de la Cour, avec Mrs. Chicoyneau, Verny & Deidier, Praticiens les plus accrédités de l'Univerſité de Montpellier, & ſi je n'étois actuellement le ſeul Médecin exiſtant dans le Royaume, & même en Europe, qui ait traité cette maladie pendant tous ſes ravages; auſſi ne dirai-je rien dont je n'aie été le témoin occulaire, & n'avancerai aucun fait que je ne puiſſe atteſter devant Dieu & devant les hommes : la vérité doit être

également ſacrée pour tous, mais plus encore pour ceux qui ſont chargés, par état & par devoir, de leur vie & de leur conſervation.

Ce petit Ouvrage ſera partagé en quatre parties; je préſenterai dans la premiere, la nature, le caractere de ce mal, ſes accidens, leur variation & ſes différens ravages dans ſes divers périodes.

Dans la ſeconde, j'expoſerai les cauſes les plus naturelles de ſon invaſion à Marſeille, & je raſſemblerai en même temps les preuves les plus évidentes de la communication de cette maladie.

La troiſieme ſera deſtinée pour la méthode curative, & pour les ſecours qui ont le mieux réuſſi.

La quatrieme enfin comprendra le détail des moyens & des précautions qu'on doit néceſſairement prendre dans toutes les Villes, les Provinces & les Royaumes, lorſque cette maladie s'eſt déclarée en quelque endroit.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature & du caractere de la Fievre peſtilentielle.

LA fievre peſtilentielle, ou la peſte, a été regardée dans tous les temps comme une maladie ſurnaturelle, échappée de la colere des Dieux, en punition des crimes des hommes, qui croyoient même toujours appercevoir les ſiniſtres préſages de l'approche de leur vengeance, dans le dérangement conſidérable des ſaiſons, l'apparition ſubite des cometes ou des météores extraordinaires dans les airs: avec ce préjugé, ils étoient intimément perſuadés qu'on ne pouvoit, & qu'on ne devoit même oppoſer d'autre ſecours & d'autre reſſource à un mal ſi redoutable, que les offrandes, les ſacrifices & les prieres, pour détourner

le glaive deſtructeur qui les menaçoit ou qui les frappoit déjà.

Cette crédulité ſuperſtitieuſe s'eſt conſtamment ſoutenue, & a paſſé ſucceſſivement dans l'eſprit de tous les Peuples. A dire vrai, la peſte en impoſera toujours à la multitude; c'eſt de tous les maux qui peuvent affliger le genre humain, le plus affreux par ſes accidens, le plus rapide dans ſon cours, le plus contagieux par ſon levain, le plus funeſte par ſes ravages.

Son ſeul nom porte l'effroi & la conſternation dans tous les cœurs; ce terrible fléau marche toujours dans les ombres de la mort, & n'épargne perſonne dans ſa route; le riche comme l'indigent, le fort comme le foible, le vieux comme le jeune, le ſexe & les enfans de tout âge ſont également enveloppés de ſes cruelles atteintes, & tous ceux qu'il frappe dans ſa premiere fureur, ſont autant de victimes ſacrifiées aux mortelles vapeurs qu'il répend: tantôt il détruit ſubitement la cou-

che nuptiale, & conduit en même temps au tombeau l'époux avec l'épouſe, ou bien laiſſant quelque intervalle dans leur triſte deſtinée, augmente par ce cruel retardement, le ſupplice d'une mere qui, ſurvivant de quelques heures à ſon époux, met au monde l'enfant que la violence du mal & de la douleur arrachent de ſes entrailles, & lui donne avec le ſouffle de vie, celui du funeſte venin qui la fait expirer.

Ici un pere déſolé pleure un fils unique, le ſeul objet de ſon amour & de ſa tendreſſe, ou bien une famille entiere qui a diſparu preſque tout-à-coup à ſes yeux; il appelle la mort à ſon ſecours avec des cris lamentables qui percent le cœur de ſes amis, & répandent la terreur dans celui de ſes voiſins.

Là une fille éplorée, tremblante, fond en larmes ſur le corps d'une tendre mere qui lui a été ravie dans le court eſpace de deux ou trois heures, & dans ſon dé-

ſeſpoir, termine elle-même ſes jours malheureux.

Ici une famille nombreuſe, dont une partie eſt déjà attaquée du mal contagieux, confond ſes gémiſſemens & ſes pleurs ſur la mort d'un pere & d'une mere qui lui ont été ſubitement enlevés, & dont les cadavres à ſes côtés, redoublent encore l'horreur & le déſeſpoir.

Cependant la violence du mal s'accroît d'un jour à l'autre ; le nombre des morts s'augmente & ſe multiplie avec tant de rapidité, que le jour & la nuit ne peuvent ſuffire à leur donner les plus légeres apparences de ſépulture ; on eſt forcé de les jeter par les fenêtres, ou de les traîner dans les rues qui en ſont bientôt couvertes. On ne voit plus dans tous les quartiers que l'image de la mort avec ſon plus affreux appareil ; la déſolation devient générale ; les Magiſtrats ſaiſis de crainte & de frayeur, abandonnent leurs fonctions : toutes les boutiques ſont fermées ; le com-

merce abſolument interdit ; même pour les néceſſités de la vie, on manque de tout : dès-lors le fléau de la miſere & de la famine ſe joint à celui de la maladie, & met le comble à la conſternation & au ravage.

Tout fuit dans le déſordre & l'épouvante ; les habitans éperdus courent dans les rues ſans aucun deſſein, & ſans ſavoir où ils vont ; ils s'évitent les uns les autres, & n'oſent s'approcher : quelques-uns ſe barricadent dans leurs maiſons, ſans prévoir les dangers qui les y attendent, les autres ſe retirent dans leurs baſtides ou petites maiſons de campagne, ſi nombreuſes & ſi rapprochées dans le territoire de Marſeille, qu'elles ſemblent former une autre Ville ; pluſieurs vont fixer leur demeure avec toute leur famille, ſur des bateaux ou des navires au bord de la mer ; ils cherchent tous avec un trouble & un égarement inexprimables, quelque habitation & quelque retraite qui puiſſe

les ſéparer de l'eſpece humaine ; mais partout où ſe retirent ces victimes infortunées, elles ne peuvent échapper au venin mortel qui paroît les pourſuivre, & les accable plus promptement encore dans ces aſyles qu'elles avoient regardées comme inacceſſibles à ſes traits & à ſes ravages. Pluſieurs de ces malheureux Citoyens ſe ſont précipités au milieu des eaux dont ils étoient environnés, dans leur délire, ou de déſeſpoir, à la vue d'une famille mourante de contagion & de miſere, comme bien d'autres renfermés chez eux, ſe ſont jetés par les fenêtres de leurs appartemens, dans l'accès déplorable de l'un ou de l'autre état.

Dans ces affreuſes circonſtances, la Ville ne pouvoit que ſe remplir de plus en plus de morts & de malades : les premiers y étoient déjà entaſſés en pluſieurs endroits, & les autres étoient tirés de leurs maiſons par leurs plus proches parens ou leurs plus fideles amis ; les peres & les meres traî-

noient impitoyablement leurs enfans dans les rues, & les abandonnoient avec une cruauté inouie, à leur triſte deſtinée, ne leur donnant pour tout ſecours, qu'une cruche remplie d'eau & une écuelle. D'une autre part, les enfans rendoient à ceux qui leur avoient donné le jour, ce même barbare & cruel office ; la voix du ſang, de la tendreſſe, de l'amitié, étoit entiérement étouffée ; les cris de la religion, de l'humanité & les gémiſſemens des mourans, ne pouvoient approcher de perſonne. On a vu dans cette horrible calamité, la réunion de tous les excès de barbarie, & toutes les actions de déſeſpoir dont on n'imaginoit pas même que le cœur humain pût être capable.

Le mal déjà parvenu à ſon ſecond période, redoubloit auſſi ſes ravages ; la mortalité étoit ſi rapide & ſi générale, que les cadavres accumulés devant le portail des Egliſes, des Maiſons religieuſes, dans les places publiques, & preſque dans

toutes

toutes les rues, y pourriſſoient depuis pluſieurs jours ; leurs membres épars, & leurs chairs diſſoutes par la pourriture & par l'eau du ruiſſeau, couloient en lambeaux, & répandoient une infection à laquelle on ne pouvoit réſiſter.

Tous ces cadavres étoient preſque nuds ; les malades & les mourans en partie enveloppés de draps, de vieux haillons, ou de quelque portion de leurs vêtemens ; pluſieurs s'efforçoient d'arriver à l'Hôpital, & ſuccomboient de défaillance au milieu de leur pénible marche, ou à l'entrée de cette maiſon ; les femmes & les filles à demi-couvertes, en chemiſe, ou dans le même état que la maladie ou la mort les avoient ſurpriſes, réclamoient, avec les gémiſſemens les plus touchans, le ſecours le plus ordinaire, l'eau qui ſe perd dans les rues ; & ne pouvant l'obtenir de perſonne, ſe traînoient dans une foibleſſe continuelle, auprès du ruiſſeau, où elles expiroient par ce dernier effort, avec leurs enfans pendans à leurs

mamelles, & colés à leur ſein : ce funeſte mal laiſſe encore après le trépas, dans les victimes qu'elle a frappées, des marques de ſa violence, & des traces de ſon venin, qui rendent tous les traits méconnoiſſables, & avancent leur putréfaction avec une célérité incroyable.

Les autres malades répandus dans les rues, étoient encore plus malheureux, dénués de tout ſecours, couchés au milieu des cadavres, & reſpirant ſans ceſſe un principe de mort, avec les émanations corrompues qui s'en exhaloient ; le reſte de leur miſérable vie étoit pour eux un ſupplice bien plus cruel que la mort même, qu'ils appelloient auſſi à grands cris, & avec une eſpece de fureur.

A cette horrible corruption, ſe joignoit encore celle d'une grande quantité de chiens qui, abandonnés de leurs maîtres, & ne trouvant aucune nourriture, s'étoient acharnés ſur les cadavres, & en avoient dévoré différentes parties ; de maniere

qu'après en être raſſaſiés, revenant par inſtinct dans leur premiere demeure, ils étoient tous fuſilliés dans la rue, ou devant la porte des maiſons, dans la crainte qu'ils n'apportaſſent un nouveau levain de contagion & de peſte; ces animaux pourriſſant promptement, ne pouvoient qu'augmenter la maſſe générale de la corruption & de la puanteur.

L'une & l'autre devenoient encore plus inſupportables par la vapeur & la fumée continuelle des lits, des couvertures de laine, des matelats & de toutes les hardes des peſtiférés qu'on brûloit ſans ceſſe, pendant le jour & la nuit, dans la fauſſe prévention où l'on étoit, que tout ce qui avoit ſervi aux malades & aux morts, devoit être conſumé par les flammes; ainſi l'athmoſphere de l'air étoit continuellement ſurchargée de nuages les plus corrompus, de vapeurs les plus fétides, & des émanations les plus funeſtes.

C'eſt dans cette déſolation générale de la Ville, dont le ſeul ſouvenir glace en-

core mes ſens de terreur & d'effroi, que nous y entrâmes à travers plus de vingt mille morts, & neuf à dix mille malades ou mourans; nous fûmes tous ſi frappés de ce ſpectacle d'horreur & de carnage, que nous refusâmes, en arrivant au logis qui nous avoit été deſtiné, toute eſpece de nourriture ; un chacun fut occupé, dans le plus profond ſilence, de ſa triſte deſtinée, & quelques-uns d'entre nous pleuroient déjà leur famille dont ils ſe croyoient ſéparés pour toujours. Après environ deux heures de ces cruelles réflexions, ſans que perſonne prononçât un ſeul mot, je ne ſais & ne pourrois dire comment fut rompu ce morne ſilence; je me ſouviens ſeulement que ne pouvant réſiſter à l'abattement où j'étois, & où je voyois mes confreres, je me levai le premier pour aller dans la rue, & que cette ſortie fut pour nous tous, le ſignal d'un nouveau courage; après tout, nous étions ſur la breche ſans pouvoir reculer; il

falloit en eſſuyer tout le feu, ou y périr.

Nous parcourûmes dès ce moment avec les deux Chirurgiens-Majors (1), partis de Montpellier avec nous, les principales rues de la Ville, ſi jonchées de morts & de malades, que nous ne pouvions, en bien des endroits, trouver un eſpace à placer nos pieds, & que nous étions preſque continuellement forcés de les franchir, ou de paſſer deſſus ; nous encourageâmes ces pauvres infortunés, tout ſurpris que nous oſaſſions les approcher ſans crainte & ſans horreur.

Leur étonnement ſe changea bientôt en larmes de joie, & en cris redoublés de bénédictions, lorſqu'ils virent que nous leur tâtions le pouls, & que nous leur donnions quelques emplâtres pour mettre ſur leurs bubons & leurs charbons ; ils nous regardoient comme des hommes deſcendus du Ciel, pour les ſecourir, & com-

(1) Soullier & Faybeſſe.

mencerent à prendre un peu de courage & de confiance : c'eſt le premier & peut-être le plus important ſervice que nous ayons rendu à ces malheureux Habitans.

Il n'étoit pas poſſible, dans une pareille déſolation & un défaut général & abſolu de tout, d'oppoſer quelque ſecours, ou quelque reſſource particuliere, à une maladie dont nous ignorions entiérement la nature & le caractere ; car ce que nous pouvions en ſavoir par le rapport des Hiſtoriens & de quelques Auteurs qui ont écrit ſur ſon traitement, ne nous préſentoit pas même la plus foible lumiere, & nous faiſoit appercevoir des indications toutes contradictoires. On ne peut & on ne doit compter que ſur le témoignage & les obſervations des Médecins qui ont vu ſans prévention, & ſuivi la peſte pendant ſes divers périodes & ſes différens ravages ; ainſi tout étoit réuni pour hâter la ruine, & conſommer la deſtruction entiere de cette Ville, ſans les ordres les

plus preſſans & les plus favorables de ſon Alteſſe royale Monſeigneur le Régent, qui ayant confié le commandement de la Ville déjà bloquée par des troupes, à M. de Langeron, Chef d'Eſcadre des Galeres, avec une autorité abſolue, ordonna en même temps à MM. les Intendans des Provinces limitrophes, de faire paſſer à Marſeille, ſans aucun retardement, & à quelque prix que ce fût, toutes les proviſions de bouches, de médicamens, & de tout ce qui pouvoit y manquer.

Les ordres de ſont Alteſſe royale furent exécutés avec une étonnante célérité, par M. Lebret, Intendant de Provence, & par M. de Bernage, Intendant du Languedoc, qui firent parvenir dans cette Ville déſolée, tous les ſecours poſſibles & de toutes eſpeces.

On envoya des Médecins de Paris & des Chirurgiens-Majors; pluſieurs Médecins de différentes Provinces s'engagerent,

de leur propre mouvement ; & par l'appas des récompenſes pour le ſervice des malades, on leur donnoit tout ce qu'ils demandoient, juſqu'à huit & dix mille livres par mois, & une penſion pour leur famille, en cas de mort dans leurs fonctions.

Un grand nombre de Garçons Chirurgiens, ſi néceſſaires dans cette triſte occaſion, pour le ſervice des Hôpitaux, & pour les Malades de la Ville, attiré par l'eſpoir d'une fortune immenſe, s'y rendit en foule de toute part ; preſque tous y périrent, & principalement tous ceux qui, dans le préjugé populaire, & les fauſſes idées qu'ils avoient priſes, ou qu'on leur avoit données ſur la nature de cette maladie, ſe flattoient d'éloigner ſes fatales impreſſions, en prenant des cordiaux le matin, ou rempliſſant leur eſtomac d'alimens & de boiſſon échauffante, dans la vue de s'oppoſer aux approches du levain contagieux,

contagieux, de le détruire même, ou d'en concentrer du moins l'activité & la pénétration.

Les Prêtres, les Confeſſeurs & les Religieux de différens Ordres, uniquement conduits par la ferveur & le zele ardent de leur charité, y aborderent de toutes les Provinces du Royaume les plus reculées, & ſe ſacrifierent, avec la réſignation la plus édifiante, aux travaux périlleux de la conſolation, & de la confeſſion des malades & des mourans.

L'incomparable Prélat de Marſeille leur en donnoit l'exemple le plus touchant & le plus héroïque, en prodiguant lui-même à ſes ouailles frappées du mal, toutes les conſolations de ſon ſacré miniſtere, & verſant dans leur ſein, non-ſeulement le produit de ſes revenus, de la vente de ſa vaiſſelle & de ſes meubles, mais encore celui des emprunts qu'il multiplioit tous les jours.

Cependant toutes ces reſſources, dans

leur plus ſage application, & ces ſecours adminiſtrés avec la prévoyance la plus éclairée, n'auroient pu arrêter, ou ſuſpendre pour quelque temps, la ruine totale de cette Ville. Il s'agiſſoit, avant de concevoir quelque eſpérance de ſalut pour le reſte des Habitans, & pour ceux qui étoient venus pour les ſecourir, de faire enlever les cadavres ſi entaſſés dans toutes les rues, & diminuer ou épuiſer cette ſource d'exhalaiſons infectées, & ces flots d'émanations corrompues, ſans ceſſe renouvellées par leur putréfaction.

Il falloit encore creuſer des foſſes profondes, & les charger de beaucoup de chaux, pour accélérer la conſomption, le deſſéchement des cadavres, & prévenir le retour des nouvelles exhalaiſons, auſſi meurtrieres que celles qu'on vouloit éloigner de la Ville.

Enfin, il étoit d'une néceſſité abſolue, pour arrêter le progrès de la contagion & de la mortalité, de faire tranſporter

les malades & les mourans dans des Hôpitaux, pour les mettre du moins à l'abri des injures du temps ; car un vent de nord-oueſt très-froid, qui s'éleva, après une légere pluie, vers les huit heures du ſoir du premier au ſecond Septembre, fit périr dans cette ſeule nuit plus de deux mille malades couchés dans les rues. On verra dans la troiſieme partie, combien la tranſpiration, ou de légeres ſueurs, ſont favorables dans cette cruelle maladie, & les accidens prompts & funeſtes qui ſe déclarent conſtamment, lorſque l'une ou l'autre de ces excrétions eſt ſuſpendue ou totalement arrêtée.

Ces différens objets, d'une ſi grande conſéquence pour le ſalut de la Ville, & qui paroiſſoient impraticables dans l'exécution, furent pourtant remplis preſqu'en même temps ; la ſageſſe & la prudence des ordres de M. de Langeron, l'activité des Magiſtrats, & les avis ſalutaires des Médecins de Montpellier, ſurmonterent tous les obſtacles.

On fit d'abord prendre de force, par des Soldats du Régiment de Flandre, cantonnés à la Chartreuſe de Marſeille, tous les Payſans du territoire, qui, commandés par des Gardes à cheval, & animés par le gain, creuſerent, dans l'eſpace de douze ou de quinze jours, des foſſes au dehors de la Ville, de quatorze pieds de profondeur ſur ſix de largeur.

On détacha en même temps de la Chaîne, un certain nombre de Forçats à qui on promit la liberté & une récompenſe pour l'enlévement des cadavres ſur des tombereaux, & leur tranſport dans les foſſes.

Les premiers employés à ce ſervice, furent bientôt ſacrifiés à la violence du mal, & ne remplirent que très-imparfaitement les eſpérances qu'on pouvoit en avoir, non-ſeulement parce qu'ils travailloient lentement, & qu'ils n'étoient occupés que de vol & de rapine, ſi aiſée & ſi abondante pour eux, mais encore

parce que les cadavres, ſans ceſſe remplacés par des nouveaux, ne laiſſoient aucun vuide apparent dans aucune rue.

On en réclama un nombre plus conſidérable à MM. les Officiers des Galeres, & on eut la précaution d'y joindre des Soldats de la Marine, tant pour accélérer leur travail, que pour prévenir les excès dont ces miſérables étoient capables, en entrant dans les maiſons abandonnées.

Ce nouveau renfort de Forçats ne tint pas long-temps dans un ſi dangereux & funeſte ouvrage ; ils périſſoient ſouvent dans la journée, ou dans l'eſpace de quelques heures : pluſieurs y ſuccomboient tout à coup au plus fort de leur travail ; il falloit en renouveller tous les jours une partie. La fureur du mal étoit ſi vive, qu'il mouroit plus de monde en un ſeul jour, que vingt tombereaux ne pouvoient en enlever dans huit ; à peine avoit-on débarraſſé une rue ou une place, qu'elle étoit le lendemain également couverte

de morts, & peut-être toutes les chiourmes n'auroient pu y ſuffire, ſi dans ce même temps on n'eût tranſporté tous les malades des rues dans le grand Hôpital du Jeu de Mail, & diminué, par ce ſecours, le nombre des morts dans la Ville.

Malgré ces heureux commencemens, on étoit fort embarraſſé de retirer d'une eſplanade appellée la Tourrete, quinze ou ſeize cents cadavres pourris depuis pluſieurs jours, & à demi rongés de vers, qui répandoient au loin des exhalaiſons les plus fétides & les plus meurtrieres. On n'oſoit toucher à cette maſſe énorme de pourriture & de corruption, moins encore la tranſporter dans des foſſes aſſez éloignées, ſans un danger auſſi prompt qu'évident pour ceux qui la remueroient; mais le zele & l'intelligence de M. le Chevalier Roſe, applanirent les affreuſes difficultés de ce déplacement des cadavres; il avoit obſervé que deux baſtions attenans ce terrein, étoient intérieurement creux, &

qu'après avoir enlevé quelques pieds de terre, avec la maçonnerie qui pouvoit la ſoutenir, on découvriroit un abyme profond : ſes conjectures ſe trouverent vraies, & on combla dans quelques heures, par le travail de cent trente Forçats, cet eſpace immenſe, de tous les cadavres de cette eſplanade, ſur leſquels on jeta une quantité conſidérable de chaux, qu'on couvrit enſuite de dix pieds de terre : ainſi on peut aſſurer avec confiance, & une entiere certitude, que c'eſt au ſervice des Forçats que la Ville fut redevable du reſte de ſon ſalut.

Les rues étant un peu débarraſſées de cet amas prodigieux de cadavres, qui renouvelloient ſans ceſſe la mort, & redoubloient l'horreur & la conſternation, comme auſſi des malades qui y étoient couchés, qu'on tranſportoit journellement dans les Hôpitaux, & la maladie donnant dans ce temps (c'étoit le douzieme

Octobre), des marques ſenſibles de ſa rémiſſion, & pour le nombre des perſonnes qu'elle attaquoit, & pour la violence des ſymptomes dont elle étoit accompagnée, on commença à goûter les premieres douceurs du calme & de la confiance : l'ordre fut bientôt rétabli ; les boutiques peu à peu ouvertes, & les denrées expoſées en vente ; mais dans le même temps de cette treve, ſi deſirée & ſi favorable, la contagion ſe répandit comme un torrent furieux dans la Campagne, où elle s'étoit déjà montrée, & fit, dans tout le territoire, des ravages auſſi affreux, & plus cruels encore que ceux dont la Ville venoit d'être accablée.

La Peſte nous eſt entiérement étrangere, & n'afflige nos contrées, que lorſqu'elle y pénetre par la voie de contagion, c'eſt-à-dire, par la communication de perſonnes ou de marchandiſes infectées du levain peſtilentiel. Elle prend toujours

naiſſance

naiſſance en Ethiopie, en Egypte, & dans les climats brûlans de l'Afrique, où elle eſt endémique, d'où elle ſe répand dans tout le Levant, & ſur-tout à Conſtantinople, où elle ſe ſoutient toute l'année avec plus ou moins de violence, par ſon commerce inévitable avec toutes les parties de l'Egypte, & par la fauſſe ſécurité des Turcs, qui, fermement perſuadés de la prédeſtination, ne prennent aucune meſure pour ſe défendre de la communication de cette maladie, & ſe rendent mutuellement, pendant ſes ravages, tous les ſecours que le ſervice & les ſentimens de leur religion & d'humanité peuvent exiger, ſans craindre même en aucune maniere l'uſage des vêtemens, des meubles & des dépouilles de ceux qui ont péri de ce mal; cette communication de toute eſpece perpétue la Peſte, mais d'une maniere plus ou moins vive, dans la Capitale de l'Empire Ottoman.

La nature, le caractere de ce mal, les

mortelles impreſſions de ſon levain, & la maniere dont il agit dans notre corps, nous ſont entiérement inconnus, & échapperont toujours à toutes les recherches humaines : les conjectures qui paroiſſent les moins haſardées à ceux qui n'ont pas vu & traité cette maladie, & les ſyſtêmes qu'ils s'efforcent enſuite d'élever ſur ces fauſſes apparences, s'évanouiſſent & ſe détruiſent bientôt par l'expoſé & un examen réfléchi de ce qui appartient véritablement à la Peſte, & qui en eſt même toujours inſéparable. On peut ſeulement, par l'obſervation & l'expérience, reconnoître quelques effets de ce terrible mal, tandis que ſon principe & ſon action ſeront dans tous les temps couverts d'un voile impénétrable.

L'obſervation nous a ſeulement appris, 1°. que la Peſte porte toujours le même caractere, & que ſa nature n'a jamais changé ; toutes celles qui ont ravagé le monde dans les temps les plus reculés

juſqu'à celui-ci, préſentent le tableau fidele de celles qui leur ont ſuccédé, & les traits d'une reſſemblance ſi parfaite avec celle de Marſeille, qu'il n'eſt pas poſſible de la méconnoître. Si on veut même rapprocher celles qui affligerent la Ville de Lyon en 1628; de Montpellier, en 1629 & 1630, & de Dijon, en 1631, on verra ſenſiblement qu'elles étoient entiérement ſemblables; la même origine, les ſymptomes également violens, & leurs progrès auſſi rapides. Si on y apperçevoit même quelques accidens particuliers, comme j'en ai vu dans celle de Marſeille, ces variations, purement accidentelles, & uniquement dépendantes de la conſtitution des ſujets, de leur régime de vivre, & de la quantité du levain qui a paſſé dans leur ſang, ne ſauroient influer ſur la nature du mal, ni changer en aucune maniere ſon véritable caractere.

2°. Nous ſavons encore que la Peſte ſe déclare réguliérement tous les ans en

Egypte, & que les eaux du Nil, groſſies par les pluies plus ou moins abondantes, mais toujours régulieres, qui tombent des montagnes de l'Abyſſinie, inondent toutes les plaines de cette contrée, & en déterminent la fertilité : les eaux croupiſſantes de cette inondation, & le limon bourbeux qu'elles entraînent, échauffées par l'ardeur brûlante du ſoleil, & par la ſéchereſſe naturelle du Pays, où il ne pleut preſque jamais, déterminent néceſſairement la putréfaction de tous les poiſſons, de tous les reptiles, des ſauterelles, qui, réunie à celle des eaux ſtagnantes, & de leur vaſe corrompue, répandent ces émanations & ces corpuſcules ſi redoutables & ſi meurtriers ; car il n'eſt point de corruption plus funeſte aux animaux, que celle des animaux même.

Cette obſervation, qu'on ne peut révoquer en doute ſur la véritable cauſe de la Peſte dans ces contrées, eſt d'autant plus fondée & certaine, que cette maladie,

qui ſe renouvelle tous les ans en Egypte, lors du deſſéchement des eaux & des plus vives chaleurs, a conſtamment ſes périodes réglés, ſelon l'intenſité & la durée de ces deux cauſes.

3°. On eſt convaincu par l'expérience de tous les temps, que la Peſte eſt toujours caractériſée par des ſymptomes qui lui ſont propres, tels que les bubons aux aines, aux aiſſelles, & des tumeurs dans les corps glanduleux, comme auſſi des charbons, des puſtules en différentes parties du corps, quoique ces diverſes éruptions ne paroiſſent pas dans tous les ſujets qui en ſont attaqués, ſoit qu'une prompte mort s'oppoſe à toute eſpece de dépuration, ſoit que la nature ſoit trop accablée pour pouſſer au dehors une partie du venin peſtilentiel qui domine toutes ſes forces. Il eſt toujours certain & inconteſtable que la Peſte tend, par ſa nature & ſon caractere, à une éruption, comme la petite vérole tend eſſentiellement à

celle des boutons ou des phlegmons ſur la ſurface du corps.

4°. Cette même expérience a déjà prouvé dans tous les temps, & dans tous les Pays où la Peſte s'eſt manifeſtée, que cette fievre éruptive, abſolument différente de toutes les autres eſpeces de fievre, par la nature, l'activité, la violence & la communication de ſon levain, attaquoit conſtamment, dans les premiers momens de ſon action ſur notre corps, le principe de la vie, tout le genre nerveux, & portoit par-là un déſordre ſubit, & un bouleverſement général dans toute l'économie animale, puiſque bien des perſonnes ſe portant bien en ſortant de leurs maiſons, & ſe promenant dans les rues, y avoient ſouvent péri tout à coup, par une ſyncope mortelle, ou par des trémouſſemens convulſifs, & que d'autres avoient été inopinément ſurpriſes de délire, de phrénéſie, de convulſions & autres accidens uniquement dépendans d'une

impreſſion particuliere ſur le principe des nerfs. On verra encore dans l'expoſition des ſymptomes de cette maladie, qu'ils annoncent preſque tous, d'une maniere évidente, une cauſe interne, qui a frappé tout à coup le ſyſtême nerveux, & occaſionné d'une maniere prompte, un changement violent dans les fibres médullaires, & dans le mouvement des eſprits, au moment que le venin peſtilentiel a attaqué leur tiſſu : ainſi la Peſte doit être regardée comme une maladie particuliere, très-différente des fievres malignes, toujours marquée par des ſignes diſtinctifs, déterminée par un levain qui lui eſt propre, & qui porte ſes funeſtes impreſſions ſur le cœur & ſur le principe des nerfs.

5°. Enfin l'expérience a auſſi démontré que le levain peſtilentiel, ou le levain de la Peſte (quelque nom qu'on veuille lui donner), ſe multiplie & ſe répand avec une célérité incroyable, & que cette maladie eſt la plus contagieuſe de tou-

tes, puiſque, non-ſeulement elle ſe communique très-promptement, & ſe propage par le contract immédiat des perſonnes, des meubles, des marchandiſes & étoffes infectés de ce levain, mais encore médiatement, & par la ſeule expoſition à la ſphere d'activité de ſes émanations & de ſes corpuſcules.

CHAPITRE SECOND.

Des ſymptomes de la Peſte, & de leur variation dans les différens ſujets.

LA Peſte réunit tous les ſymptomes les plus effrayans & les plus rapides qu'on peut obſerver dans toutes les maladies les plus funeſtes ; leur complication, leur variété, leur oppoſition & leur violence, ne permettent jamais d'y pouvoir reconnoître leur premier principe, ni de ſuivre les traces & l'enchaînement de leurs effets.

effets. Lorſque le levain peſtilentiel s'eſt introduit dans notre corps, & qu'il a commencé d'attaquer les principales ſources de notre vie, on apperçoit tout à coup un bouleverſement général, qui enveloppe tous nos organes, & met le trouble & le déſordre dans toutes nos fonctions. Cet hétérogene intraitable, agiſſant en même temps ſur le ſyſtême nerveux & vaſculaire, & ſur toutes nos humeurs, occaſionne les mouvemens les plus irréguliers, & les irritations les plus vives; détermine bruſquement des dépôts putrides & ſanieux, des gangrenes ſans inflammation ; & répandant au loin le fond de malignité & d'acrimonie, qui s'augmente de plus en plus par ſa propriété contagieuſe, porte dans la maſſe du ſang une diſſolution deſtructive qui déchire le tiſſu des vaiſſeaux ſanguins, des lymphatiques des glandes, & ſuſcite des hémorrhagies par différens organes, plus ou moins fortes, mais également mortelles; & comme

ſi ces ravages intérieurs ne pouvoient ſuffire à toute ſon activité, il dépoſe en même temps ſur les différentes parties extérieures du corps, des marques ſenſibles de ſon déletere & de ſa cauſticité, par des dépôts dans les glandes du col, des aiſſelles, des aines, des puſtules gangréneuſes & des charbons, indifféremment dans toute la ſurface du corps, qui caractériſent eſſentiellement la nature de cette maladie, avec ceux que je vais rapporter.

La Peſte ſe déclare, ou s'eſt preſque toujours déclarée à Marſeille, par un friſſon plus ou moins fort, plus ou moins long, & plus ou moins régulier; ſa violence même ou ſa durée avec les différens accidens qui paroiſſoient dans ce temps, étoient, pour l'ordinaire, l'heureux ou malheureux préſage de ſa terminaiſon.

Ceux qui éprouvoient des friſſons irréguliers, avoient le pouls petit & concentré; ils ſe plaignoient d'une peſanteur de tête inſupportable : les yeux étoient effa-

cés, mais le regard fixe, la voix foible & entrecoupée; la face plombée & cadavéreuſe; des maux de cœur preſque continuels, & des inquiétudes mortelles fatiguoient ſans ceſſe les malades : les nauſées ou les envies de vomir étoient quelquefois ſuivies d'un vomiſſement de quelques matieres glaireuſes & verdâtres. Dans les premiers commencemens de la Peſte, pluſieurs rendirent des vers; la reſpiration précipitée & laborieuſe, la langue étoit toujours blanche dès l'entrée du mal, mais paſſoit rapidement, pour ſi peu que le mal ſe prolongeât, par les différentes nuances de brun & de foncé; les urines, quelquefois naturelles, plus ſouvent blanchâtres & troubles; un abattement général, & un affaiſſement inexprimable, enlevoient les malades dans l'eſpace de quelques heures, d'un jour ou d'une nuit.

Pluſieurs ont été emportés, ſans aucun ſigne mortel, dans l'eſpace de cinq à ſix heures, & d'autres, en vingt-quatre : les

uns & les autres ne ſe plaignoient que d'un abattement & un épuiſement général ; mais ils avoient tous les yeux étincelans, & le regard égaré ; auſſi ces ſignes, portés à un certain point, étoient toujours les avant-coureurs d'une mort prochaine ; d'autres, après une entiere ceſſation, ou une diminution conſidérable des ſymptomes qui s'étoient déclarés le premier jour, périſſoient dans la nuit ou le lendemain, ſans qu'on pût reconnoître ou même ſoupçonner les cauſes d'une mort auſſi prompte ; quelques-uns même, avec un pouls naturel, & ſans aucun ſymptome fâcheux & manifeſte, ſuccomboient fort promptement à l'abattement & à la foibleſſe dont ils ſe plaignoient uniquement, ne ſentant, diſoient-ils, aucun mal particulier.

La chaleur qui ſuccédoit au friſſon, étoit, dans pluſieurs malades, aſſez modérée, & dans d'autres, très-vive & ardente : chez les premiers, le pouls n'étoit ni trop fréquent ni trop animé ; le viſage

peu allumé; mais les yeux toujours fixes, & la reſpiration laborieuſe, ſans douleur & ſans toux : chez les autres, la face étoit enflammée, les yeux étincelans, & le regard à peu près comme celui des hydrophobiques; le délire tumultueux dont ils étoient agités, leur préſentoit ſans ceſſe des phantômes affreux qui ſembloient les pourſuivre; ils croyoient voir à leurs côtés l'image de la mort prête à les ſaiſir; & dans le temps même de cet horrible crainte, ils l'appelloient à leur ſecours, comme la trouvant trop éloignée.

Les uns & les autres avoient une altération extrême, ſans qu'ils s'en plaigniſſent, ou qu'ils y fiſſent même quelque attention. Leurs parties internes étoient dévorées par une chaleur brûlante, & ſouvent ils ne demandoient ni boiſſon ni quelque remede rafraîchiſſant; quelquefois la ſoif étoit ardente, & on ne pouvoit parvenir à la calmer ou à la diminuer, par la boiſſon la plus abondante.

Pluſieurs de ces malades, du nombre des premiers, étoient tourmentés par des cours de ventre colliquatifs, dyſentériques, ſans pourtant une réſiſtance, ou quelque tenſion conſidérable dans cette cavité, & quelquefois avec des douleurs & une irritation très-vive dans tout le canal inteſtinal, qui les épuiſoient promptement; ſouvent des bubons ſe montroient, & diſparoiſſoient un moment après; des charbons éréſipélateux en différentes parties, gangrenés & ſphacelés dès leur premiere apparition, ou des puſtules noires & charbonneuſes, de même nature, prenoient la place des bubons; quelquefois rien ne ſe préſentoit au dehors, mais la violence du mal n'en étoit ni moins rapide, ni moins funeſte; un délire ſombre & un abattement extrême, qui ne leur permettoit pas le plus léger mouvement d'aucun de leurs membres, terminoient promptement leur vie.

Des accidens entiérement oppoſés ſe

déclaroient dans d'autres malades; le levain qui bouillonnoit & fermentoit dans leurs veines après le friſſon, déterminoit une fievre ardente, & allumoit une chaleur & un délire frénétique qui les faiſoit précipiter dans les eaux, ou jeter par les fenêtres de leurs maiſons. Il ne paroiſſoit ni tumeur, ni éruption quelconque; tout étoit dans un trouble général par la violence de la fievre, & par l'érethiſme de tous les vaiſſeaux; on ne voyoit que des hémorrhagies par le nez, les ſelles ou par les urines; lorſque ces premieres ſe montroient ſeulement à la fin du ſecond, ou au commencement du troiſieme jour, elles calmoient un peu les ſiniſtres accidens, & ſoulageoient la tête; elles ont été quelquefois favorables, & donnoient du moins quelque lueur d'eſpérance, mais toutes les autres eſpeces d'hémorrhagies ont toujours été mortelles. La foibleſſe du tempérament & la délicateſſe de l'âge, rendoient encore plus ſuſcep-

tibles du mal les enfans, les jeunes filles & les femmes enceintes, & on a vu qu'elles ont été les premieres attaquées dans les familles : le mal a été funeſte à ces dernieres, ſoit que l'accouchement ſurvînt au temps ordinaire, ſoit qu'il fût prématuré, elles y ſuccomboient également avec leurs enfans; preſque toutes y périrent, ſur-tout dans le ſecond période, & il n'y eut de ſalut que pour celles qui ſe trouverent dans cet état vers le troiſieme période, ou la rémiſſion de la maladie.

Tous ceux qui étoient frappés de la Peſte, n'éprouvoient pas également toute ſa fureur & ſa malignité, & n'étoient point environnés d'accidens ſi rapides & ſi terribles. Un grand nombre de malades, après un friſſon léger, ſans être long, n'avoient qu'une fievre modérée pendant deux ou trois jours dans le même degré, ſans beaucoup de mal à la tête, ſans délire ou abſences d'eſprit; les yeux n'étoient pas éteints, ni le viſage extrêmement

changé

changé, comme chez tous ceux dont je viens de rapporter les ſymptomes. La nature qui faiſoit toujours des efforts pour ſe délivrer d'une partie du venin, lorſqu'elle n'en étoit pas entiérement accablée, pouſſoit au dehors, le troiſieme ou le quatrieme jour, ces bubons critiques & ſalutaires qui venoient d'eux-mêmes, & par le ſeul ſecours des cataplaſmes relâchans & des maturatifs les plus ſimples, à une ſuppuration abondante, comme auſſi des charbons qui ne réſiſtoient point aux emplâtres ordinaires, ou à l'action d'un léger cauſtique, pour ronger & détruire la premiere ſurface de ces tumeurs; ces foibles ſecours préparoient conſtamment une iſſue favorable à l'évacuation du levain, diminuoient tous les accidens, & mettoient les malades dans une tranquillité & une ſituation à pouvoir ſe promener dans les rues, & demander ce dont ils avoient beſoin (c'eſt ce qu'on appelloit la Peſte ambulante). Tous ces malades,

de l'un & de l'autre ſexe, ſe rendoient tous les jours en foule auprès de nous, à onze heures du matin, pour nous conſulter, & réclamer les remedes qui pouvoient leur être encore néceſſaires.

Quelques-uns, plus heureux encore, voyoient ſenſiblement, après une légere émotion de fievre, & la diminution ou ceſſation des autres accidens, leurs bubons ſe réſoudre & diſparoître, par une tranſpiration abondante, des moiteurs conſidérables, ou des ſueurs que la nature paroiſſoit leur ménager le jour & pendant la nuit, pour opérer cette réſolution; on a même quelquefois obſervé qu'elle pouſſoit bien plus loin ſes admirables reſſources pour prévenir les ſuites fâcheuſes des bubons durcis qui n'avoient pu aboutir au dehors, & fournir une ſuppuration extérieure, en entraînant la matiere purulente, par la voie des ſelles ou des urines, ſelon qu'elle trouvoit les canaux de ces différens organes plus ou moins

diſpoſés à cette évacuation favorable.

La complication, la variété, la violence & l'oppoſition même apparente des ſymptomes que je viens d'expoſer, indépendamment des ſignes diſtinctifs qui caractériſoient la maladie, étoient ſubordonnés à la diverſité des tempéramens, des âges, du ſexe, à la quantité du levain tranſmis dans le ſang, au mauvais régime, & aux différens périodes du mal; car quoique toutes les Peſtes reconnoiſſent un même principe, & un levain de même nature, elles ne ſe montrent pas ſous les mêmes dehors; & on verra dans un moment que dans les différens temps de cette maladie, les ſymptomes qui l'accompagnent, varient, par les degrés de violence, de leur nombre, de leur rapidité & de leur complication; mais on doit obſerver que le ſymptome général & conſtant dans la Peſte, ſurtout au commencement du ſecond période, étoit une crainte & une terreur qui s'emparoient de tous les malades, un abatte-

ment inexprimable, portés au point de déſeſpérer totalement de leur ſalut, & de ſe regarder, à la premiere impreſſion du mal, comme deſtinés à une mort inévitable ; auſſi voyoit-on toujours ſur leur viſage l'empreinte de la plus profonde conſternation, & des approches de la mort.

On ſera peut-être étonné, & on aura peine à croire que les corps des malades, auſſi vivement affectés, ne répandiſſent des exhalaiſons d'une odeur forte & infecte ; mais on ne ſentoit auprès d'eux qu'une odeur fade & douceâtre, qui portoit quelquefois à la tête, ſi on y paſſoit quelques momens, mais qui ſe communiquoit promptement à tout ce qui ſervoit à leur uſage, aux meubles & à la chambre, qui conſervoient cette même odeur, juſqu'à ce qu'elles euſſent été parfumées & expoſées au grand air pendant pluſieurs jours.

CHAPITRE TROISIEME.

Des différens périodes de la Peſte de Marſeille.

LA Peſte de Marſeille a percouru les mêmes temps qu'elle a coutume de ſuivre dans les contrées où elle prend naiſſance, & dans tous les endroits où elle ſe communique, comme à Conſtantinople & dans les différentes Echelles du Levant. Elle commence preſque toujours par un petit nombre de malades, ſans éprouver même des accidens violens, & la mort de ceux qui y ſuccombent, n'eſt ni rapide ni précipitée; auſſi les Naturels & les Etrangers qui y commercent, n'en ſont point alarmés; ce n'eſt qu'après quelques morts promptes, & un plus grand nombre de malades, que les premiers font quelqu'attention à ce mal, ſans interrompre pourtant leur travail, leur commerce

& leur communication ordinaire, rendant tous les ſervices poſſibles à ceux qui en ſont attaqués ; les Etrangers au contraire, forcés de réſider dans ces Villes ſuſpectes, ſont toujours dans la crainte, & prennent toutes les précautions poſſibles pour ne communiquer en aucune maniere dans les quartiers où le mal s'eſt déclaré : c'eſt là le premier période de la maladie, qui dure un mois & demi ou environ.

Le ſecond qui lui ſuccede, s'annonce toujours d'une maniere plus vive ; le nombre des malades augmente à vue d'œil, & la mortalité eſt plus conſidérable & plus rapide ; tous les accidens ſe renforcent, & le ravage s'étend de plus en plus dans les différens quartiers de la Ville. Quoique la Peſte ſoit communément moins funeſte dans tout l'Orient, ſoit par la ſécurité & la confiance où vivent les Turcs, ou par la ſobriété & le régime qu'ils obſervent, elle y déploie pourtant de temps

à autre ſa fureur d'une maniere ſi violente à Conſtantinople même (1), que les principaux Officiers de la Porte, & le Sultan lui-même, s'éloignent de l'embraſement peſtilentiel, & fixe pendant quelque temps ſon ſéjour à Andrinople, juſqu'à ce que le fort de la Peſte ſoit tombé ; les Ambaſſadeurs de différentes Cours qui y réſident, prennent auſſi cette ſage précaution, & ſe retirent dans des maiſons de campagne, où elle pénetre pourtant quelquefois par le moyen des Eſclaves ou des Pourvoyeurs qui ont communiqué au dehors avec des perſonnes infectées ; mais on a conſtamment obſervé que dans toutes les Peſtes qui avoient déſolé cette Capitale de l'Empire Ottoman, le Serrail

---

(1) En 1713, la Peſte fit un ravage ſi terrible à Conſtantinople, que le 27 Mai on enleva dans un jour, par une ſeule porte, dix-huit cents cadavres, & il y eut cette même journée, dans le reſte de la Ville, trois mille ſix cent morts ; ce qui fait cinq mille quatre cents perſonnes.

avoit été toujours épargné, & que ce ſéjour ou cette priſon des femmes du Sultan, ſi exactement gardée, & inacceſſible à tous les hommes, l'avoit été pareillement à la contagion & à la maladie.

Ce période, plus ou moins violent dans tous les endroits du Levant où la Peſte eſt déclarée, n'eſt pas pour l'ordinaire auſſi prolongé que le premier ; après l'eſpace d'un mois tout au plus, le carnage diminue, la maladie devient plus traitable, les accidens ſont moins preſſans, & le plus grand nombre de ceux qui en ſont atteints, échappe au danger.

C'eſt pour-lors que commence le troiſieme période, bien ſenſible & manifeſte par la rémiſſion des accidens & la diminution de la mortalité ; il paroît même dans ce temps, qui varie beaucoup dans ſa déclinaiſon, une ſuſpenſion preſque totale des nouveaux malades, & on ſe flatte déjà de l'entiere extinction du mal, mais il ſe renouvelle preſque toujours dans l'apparence

l'apparence du calme attaché à ce troiſieme période, quoique d'une maniere bien plus foible & plus légere, juſqu'à ce qu'elle ceſſe totalement.

Il arrive encore qu'elle ſe perpétue, ou ſe renouvelle continuellement dans les Villes peuplées comme Conſtantinople, par le commerce inévitable des marchandiſes, des meubles & des hommes qui y parviennent ſans ceſſe des contrées attaquées de la Peſte, & des endroits particuliérement infectés.

La marche ordinaire de ces divers périodes de la Peſte, & leur ſucceſſion avec les mêmes circonſtances, ont été également obſervés dans celle de Marſeille. Lorſqu'elle fut apportée, comme il ſera prouvé dans la ſeoonde partie, par l'équipage & les marchandiſes du navire du Capitaine Chatand, & qu'elle eut paſſé des infirmeries dans la Ville, les familles des Matelots de ce vaiſſeau, ou celles des Contrebandiers, & des Receleuſes des

marchandiſes ſuſpectes, qui en furent frappées, n'éprouverent d'abord que des accidens aſſez légers en apparence, mais qui devenoient mortels ; dans l'eſpace de quelques jours, l'invaſion du mal n'étoit pas alarmante, & on ne remarqua parmi ces malades qui ſe ſuccédoient journellement, que quelques morts aſſez promptes, qu'on attribua même à des cauſes & des effets particuliers.

A la fin de ce premier période, qui commença dans le mois de Juin, le mal alloit aſſez lentement, mais il faiſoit pourtant des progrès dans toute la rue de Leſcale, & dans les plus voiſines ; quelques jours après, il ſe jeta avec plus de rapidité ſur les quartiers qui répondoient à ces premieres rues infectées : les morts étoient plus promptes & plus multipliées, les accidens plus preſſans, & le nombre des malades augmentoit de jour à autre, ce qui continua pendant trois ſemaines.

Après ce temps, la maladie parut s'ar-

rêter, & donner un relâche ſi marqué, qu'on ſe flatta pendant quelques jours qu'elle étoit entiérement diſſipée, ou du moins qu'elle le ſeroit bientôt; mais cette malheureuſe treve, & cette ſuſpenſion apparente, qui encouragerent ſi fort le Peuple & les Magiſtrats, n'étoient que le paſſage intermédiaire de la fin du premier période vers le ſecond, où le mal préparoit de nouvelles forces, & toute la réunion de ſon levain, pour ſurprendre & enlever tous ceux qui s'y trouveroient expoſés.

Ce ſecond période ne tarda à paroître, & préſenta dans ſon commencement, les ſignes les plus funeſtes de ſa violence & de ſa rapidité, par un plus grand nombre de malades, par les accidens les plus terribles, & par des morts les plus précipitées. Le mal ſe répandit vers le 12 du mois d'Août, avec une célérité incroyable dans la Ville; tous les quartiers furent en même temps attaqués, & preſ-

que toutes les maiſons frappées de la contagion ; elle enlevoit journellement mille, douze & quatorze cents perſonnes, & ſouvent deux mille, dans les derniers jours de ce mois & au commencement de Septembre : peu de malades échapperent à ces jours de ravage & de deſtruction, qui continuerent juſqu'à la fin de ce dernier mois, temps auquel finit ce période, ſi meurtrier, qui avoit inondé toute la Ville de cadavres, de mourans & de malades.

La maladie parvint à ſon troiſieme période vers le milieu du mois d'Octobre, & parut s'adoucir d'une maniere ſenſible, non-ſeulement par le nombre des malades qui diminua conſidérablement, mais encore par la rémiſſion des ſymptomes dont elle étoit ci-devant accompagnée ; la plupart n'éprouvoient que des friſſons très-légers, & paſſoient promptement à une petite fievre très-modérée, ſuivie bientôt après d'une légere moiteur qui procuroit

la favorable éruption des bubons ou des autres tumeurs critiques ; ceux même en qui les naufées, les vomiſſemens ou le cours de ventre, précédoient la ſortie des bubons, étoient bientôt calmés par le plus léger cordial, ou par les abſorbans les plus doux ; les ſeuls efforts de la nature conduiſoient d'eux-mêmes cette louable ſuppuration des tumeurs ſalutaires, qui dépuroit inſenſiblement la maſſe du ſang, & permettoit aux malades de ſortir & de groſſir le nombre de ceux à qui on avoit déjà donné le nom de Peſte ambulante.

La maladie alla toujours en diminuant à la fin de Novembre & dans le mois de Décembre ; quoiqu'il y eût, de cinq en cinq, ou de ſix en ſix jours, quelque nouveau malade dans le commencement de Janvier, ce petit nombre fut réduit, encore vers la fin de ce mois, & ils ne paroiſſoient que de loin en loin, & de douze en quinze jours, avec une rémiſ-

ſion plus marquée de tous les accidens, lorſqu'il en ſurvenoit, & une ſuſpenſion ſenſible de contagion. Ce dernier période eſt toujours annoncé & ſuivi dans toutes les Peſtes, non-ſeulement d'un plus petit nombre de malades, de la rémiſſion ſenſible des accidens chez ceux qui en ſont attaqués, & des eſpérances preſqu'aſſurées de leur guériſon, mais on obſerve encore qu'elle ſe communique d'une maniere bien différente des précédens périodes, & qu'en perdant les forces de ſon action ſur les corps, celles de ſon développement & de ſa communication s'éteignoient & ſe diſſipoient.

L'uniformité de ces divers périodes de la Peſte de Marſeille, parfaitement reſſemblans à ceux des autres Peſtes; le concours des mêmes accidens, & leur variété dans les différens ſujets qui en étoient attaqués; la violence & la rapidité du mal dans ſon ſecond période; ſa rémiſſion ſucceſſive dans le dernier; enfin, l'entiere

réunion de toutes les circonſtances, prouvent évidemment que la Peſte de Marſeille étoit de la même nature que toutes les autres Peſtes obſervées juſqu'ici ; qu'elle s'eſt communiquée & répandue de même par la voie de la contagion, dans les autres Villes de la Provence.

Ce premier calme ſi deſiré du troiſieme période, raſſura beaucoup le reſte des Habitans ; ceux qui étoient renfermés dans leurs maiſons depuis ſi long-temps, ſe montrerent dans les rues entiérement débarraſſées des objets affreux des cadavres & des malades, mais ils ne parloient à leurs amis & à leurs proches parens qu'ils pouvoient y trouver, que de loin ; & avec la précaution de longs bâtons, ou des cannes de huit à dix pieds de long, à qui on donna le nom de bâton de St. Roch.

L'ordre & la regle furent établis dans la Ville, les boutiques ouvertes, & les néceſſités de la vie expoſées en vente ;

on s'occupa dès-lors des moyens les plus efficaces pour prévenir les rechûtes, & ſatisfaire en même temps à l'empreſſement du nombre prodigieux des perſonnes qui vouloient ſe marier, & dont une grande partie portoit encore les marques de la ſuppuration de leurs bubons & de leurs charbons.

Je fus nommé par M. de Langeron, Commandant de la Ville, avec M. Faybeſſe, Chirurgien-Major, parti de Montpellier avec nous, pour viſiter & examiner les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui pourroient, ſans crainte de renouveller la maladie, contracter un engagement, & la communication du mariage; mais le levain peſtilentiel avoit ſans doute laiſſé (1) des impreſſions d'une acri-

(1) Ces deux obſervations furent communiquées par l'Auteur, à ſon retour de Marſeille, à M. Aſtruc, Profeſſeur de Montpellier, qui en fit uſage dans ſa Diſſertation ſur la Peſte de Provence.

monie

monie ſi vive dans les humeurs, qu'ils étoient tous entraînés par les fureurs de l'amour, & que pluſieurs ne faiſoient pas façon de médire, en leur refuſant le certificat de permiſſion, qu'ils alloient dès ce moment avancer la couche nuptiale, & jouir de l'objet ſi ardemment deſiré.

On a même vu dans l'Hôpital & les Infirmeries, des convaleſcens de l'un & de l'autre ſexe, s'abandonner brutalement au crime, aux yeux mêmes des Directeurs de ces maiſons, & de pluſieurs autres témoins; ces mouvemens intérieurs étoient encore ſoutenus par d'autres motifs bien preſſans pour le mariage; le vuide affreux que la mortalité avoit laiſſé dans la Ville; les Artiſans & les gens de toute ſorte d'état, reſtés ſeuls, ſans famille, ſans parens, & même ſans voiſins, ne pouvant s'occuper de leur travail, ni ſe préparer leur nourriture, devoient néceſſairement ſoupirer après les liens du mariage, & pluſieurs à qui la miſere & l'indigence ne

permettoient pas auparavant de penſer à cette union, devenus tout à coup riches par la mort de pluſieurs familles, & par des héritages ineſpérés, & quelquefois ſurpris, ſe hâtoient de partager & de jouir de leurs biens avec une femme, tandis que des filles de tout âge, ou de jeunes veuves, auſſi embarraſſées de leur état que de leur bien, ſe trouvoient dans l'agréable néceſſité de ſe choiſir promptement des époux.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine de la Peſte.

SI l'on conſulte les Hiſtoriens, qui ont expoſé dans leurs écrits l'origine des anciennes Peſtes arrivées de leur temps, & les faits certains qu'ils nous ont tranſmis

ſur l'invaſion de cette maladie dans les Villes, les Provinces & les Royaumes, on trouvera dans tous qu'elles ont toujours pris naiſſance dans les climats brûlans de l'Afrique, d'où elles ſe ſont répandues dans les différentes Provinces qu'elles ont ſucceſſivement déſolées.

La Peſte la plus ancienne, dont nous ayions une connoiſſance aſſurée, qui ſe déclara quatre cents trente ans avant Jeſus-Chriſt, commença en Ethiopie, en Egypte, d'où elle paſſa en Perſe, infecta enſuite toute la Grece, & fut portée au Pirée ou port d'Athenes, d'où elle ſe communiqua promptement à la Haute-Ville. Thucidide, qui s'y trouvoit, en fut lui-même attaqué, & on peut s'en rapporter à ſon témoignage.

Celle qui ſe manifeſta ſous Marc-Aurele, & que Galien éprouva lui-même, eut, ſelon le rapport de ce grand Médecin, la même origine; elle fut portée en Italie & à Rome, par Lucius-Verus, Général

de l'Armée romaine, qui, après avoir terminé la guerre avec les Parthes, où elle s'étoit déjà montrée, principalement du côté de Nisibe, la conduisit, pour ainsi dire, de Province en Province, avec ses troupes, dans toute l'Italie, & dans la Capitale, où elle fit de si grands ravages, que toutes les Villes & les Campagnes en furent désertes.

Procope & Evagre sont les deux Historiens oculaires qui nous ont laissé le détail de la Peste survenue vers le commencement de la quinzieme année de l'empire de Justinien. Evagre eut le malheur d'en être attaqué, & d'y perdre sa femme avec une partie de sa famille : l'un & l'autre assurent qu'elle fut d'abord portée d'Egypte, où elle avoit pénétré par l'Ethiopie, à Constantinople. Après avoir parcouru la Syrie, la Grece, les Indes orientales, elle passa du Levant en Sicile, à Gênes, & se répandit l'année suivante dans la Savoie, la Provence,

le Dauphiné; pénétra en Eſpagne & dans toute la Caſtille, & finit par de nouveaux ravages en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande : cette Peſte fut preſque auſſi générale que celle de 1330, dont parle Vinarius, qui enleva, dans toutes les parties du monde connu, plus de la moitié de ſes Habitans.

Nous devons à S^t. Cyprien la relation de la Peſte, qui ſe déclara ſous l'empire de Gallus & de Voluſien; & qui, après avoir déſolé l'Egypte, où elle avoit commencé, ſe répandit, comme un torrent, dans toutes les Villes de l'Achaïe, y détruiſit les Armées romaines & les Troupes des Goths; paſſa enſuite en Italie, avec le foible reſte de l'Armée, échappé à ſa violence, & déſola principalement Rome, où elle donna un nouvel éclat à la Religion chrétienne, par l'ardente charité de tous ceux qui la profeſſoient, qui ſacrifierent volontairement leur vie pour

le ſervice des peſtiférés, & tous leurs biens pour le ſecours de la Ville.

On voit évidemment, par le témoignage uniforme de tous les Hiſtoriens qui ont écrit ſur l'origine des Peſtes anciennes, qui en ont été les témoins, & attaqués même de cette maladie, qu'elles ont toutes pris naiſſance en Afrique, d'où elles ſe ſont communiquées dans les différentes parties du monde.

On a encore obſervé que l'Europe a été plus ou moins expoſée aux ravages de cette maladie, ſelon qu'elle a fait plus ou moins de commerce dans les Pays orientaux: c'eſt ſans doute par cette raiſon que Marſeille, Maguelone, & enſuite Montpellier, ont été plus ſouvent frappées de ce fléau, que toutes les autres Villes de France, où elles s'eſt conſtamment introduite par la communication des perſonnes qui commerçoient dans le Levant, & par le tranſport des marchandiſes infectées

de ce levain ; la premiere de ces Villes ayant eſſuyé vingt-une fois cette fatale révolution, en y comprenant la derniere de 1720, & Maguelone & Montpellier, onze fois, juſqu'à celle qui parut le 6 Juillet 1629, & continua juſqu'à la fin de Février de l'année ſuivante.

Maguelone, ſituée ſur les bords de la méditerranée, y étoit principalement expoſée par les fréquentes deſcentes des Sarraſins ; ce qui détermina Charlemagne, lors de ſon retour d'Eſpagne, à détruire cette Ville, & à faire paſſer ſes Habitans plus avant dans les terres, pour les délivrer des incurſions de ces barbares Africains, & de la fievre peſtilentielle qu'ils y apportoient preſque toujours. Pour-lors les Citoyens de Maguelone s'étant ſucceſſivement retirés dans deux grands Villages, les réunirent par de nouvelles conſtructions, & en formerent la Ville de Montpellier.

Les quatre Médecins de cette Ville,

envoyés par la Cour, avec deux Chirurgiens-Majors (1), rejeterent cette opinion commune & générale, ſur l'origine de la Peſte actuelle de Marſeille, & l'imputerent uniquement au dérangement des ſaiſons qui avoient précédé (diſoient-ils) cette maladie, à la mauvaiſe qualité du bled & des autres alimens dont le Peuple s'étoit nourri, & à la terreur générale qui s'étoit emparée de tous les eſprits.

Tout étoit préparé d'avance pour ſoutenir & accréditer ce ſyſtême: nous avions reçu à Aix, avec les ordres les plus preſſans de ſon Alteſſe royale Mgr. le Régent, pour nous rendre, ſans aucun retardement, à Marſeille, deux mémoires de M. Chirac, ſon premier Médecin, qui avoit la pleine & entiere confiance de ſon Alteſſe royale: dans le premier, que j'ai encore en original, & dont voici le précis, ce ſavant

(1) Soullier, Faybeſſe.

Médecin

Médecin nous marquoit qu'après l'examen le plus attentif des différentes relations envoyées à la Cour, & des accidens dont la maladie de Marſeille étoit accompagnée, il jugeoit :

1°. Que ce n'étoit qu'une fievre maligne ordinaire, entiérement ſemblable à celle qu"il avoit traitée en 1674 à Rochefort, où il avoit été envoyé par ordre du Roi; comme auſſi aux fievres malignes épidémiques qui ſe déclarerent en 1709 & 1710 en différentes Provinces du Royaume, à qui il ne manqua que le nom de Peſte, ou, pour mieux dire, la crainte, l'abandon & le déſeſpoir, ſi généralement répandus dans Marſeille.

2°. Que cette fievre, qui alarme ſi fort tout le Royaume, a été uniquement produite par la mauvaiſe nourriture, & que la preuve en réſultoit de ce qu'elle avoit principalement attaqué, dans ſon commencement, le bas Peuple, les Matelots, les Portes-faix qui avoient ouvert les bal-

lots de marchandiſes prétendues ſuſpectes, & que cette maladie n'avoit jamais été apportée du Levant, ni développée dans le vaiſſeau du Capitaine Chataud.

3°. Qu'on ne devoit pas être ſurpris ſi cette fievre avoit fait des progrès conſidérables dans une Ville auſſi peuplée que Marſeille, par la négligence des Magiſtrats, & le peu de ſoin de la part des Médecins de cette Ville, qui n'avoient pas ſecouru les malades, & qu'on pouvoit regarder avec certitude, la crainte & la terreur dont tous les Habitans avoient été ſaiſis, comme l'unique cauſe de ſa violence & de ſes ravages.

Dans le ſecond mémoire, dont je n'ai que la copie, & qui trouvera ſa place dans le chapitre de la curation, il préſentoit le traitement général & méthodique d'une maladie qu'il ne connoiſſoit pas, & vouloit l'aſſujettir aux mêmes remedes dont il prétendoit avoir éprouvé l'efficacité & le ſuccès dans les fievres

malignes épidémiques qu'il avoit traitées à Rochefort.

Les grands hommes ont quelquefois le foible de vouloir tout ramener à leurs idées & à leurs principes; l'étendue même de leurs lumieres les empêche ſouvent de rapprocher les objets qui ſont à une trop grande diſtance, parce qu'ils croient & ſe flattent de les reconnoître dans leur véritable poſition: ce célebre Médecin, qui n'avoit jamais vu la Peſte, & qui ſe perſuadoit que celle de Marſeille n'étoit qu'une fievre maligne ordinaire, confondoit totalement ces deux maladies, & ſe trompoit évidemment ſur leur nature, & ſur les ſecours qu'on devoit y oppoſer; il étoit même ſi obſtinément atttaché à ſon ſentiment, qu'on m'aſſura d'une maniere poſitive, que dans le temps que ſes deux mémoires nous furent adreſſés, il y avoit une lettre particuliere de ſa part à M. Chicoyneau ſon gendre, & à M. Verny, ſon ami & ſon contemporain, où il leur marquoit ex-

preſſément de détruire, par leurs diſcours, leur fermeté & leurs écrits, la fauſſe idée qu'on avoit de la Peſte de Marſeille, & de la prétendue contagion de cette maladie : mais M. Deidier & moi n'eûmes aucune connoiſſance de cette lettre, & nous entrâmes le lendemain à Marſeille, ſans qu'elle nous eût été communiquée.

On ne manqua pas de ſuivre les directions inſpirées dans les deux mémoires de M. Chirac; &, ſoit que les Médecins de Montpellier fuſſent convaincus de la ſolidité de ſes raiſons, ſoit que ſes lumieres, ou le canal des graces & des récompenſes dont il diſpoſoit auprès de ſon Alteſſe royale (1), euſſent porté la conviction

(1) La Cour avoit expreſſément ordonné aux quatre Médecins envoyés de Montpellier, de ne recevoir aucun honoraire, rétribution ou gratification des malades qu'ils traiteroient, ſe réſervant la récompenſe qu'elle jugeroit à propos de leur accorder après leur ſervice; mais elle donna en même temps l'ordre au Corps municipal de la Ville de leur fournir le logement, la table & tout ce qu'ils pourroient demander pour leurs beſoins ou leurs commodités.

dans leur eſprit, on adopta généralement toutes ſes idées, & on publia bientôt dans différens écrits, que la mauvaiſe nourriture, la terreur & l'abandon, étoient l'unique cauſe de cette fievre maligne, & des ravages qu'elle faiſoit dans la Ville.

Il ne convenoit ni à mon âge, ni à mon peu d'expérience dans la pratique de la Médecine, de m'élever contre ce ſyſtême, & de vouloir combattre une opinion que ces trois habiles Médecins, avec qui j'étois venu de Montpellier, & avec qui je vivois, avoient décidément adoptée ; je me contentai de ramaſſer tous les faits qui pouvoient établir l'origine & les cauſes de cette maladie, de multiplier mes obſervations ſur ſa nature, la variété des ſymptomes dont elle étoit accompagnée, & de tenir un journal exact du bon & du mauvais ſuccès des remedes qu'on employoit; mais je voyois ſenſiblement que toutes les conjectures qu'on

s'efforçoit d'étayer des raiſonnemens les plus ſpécieux, en découvroient encore plus le vuide, & ſe trouvoient entiérement oppoſées à tout ce qui avoit précédé l'invaſion de la Peſte dans cette Ville.

On a bien reconnu dans tous le temps, la mauvaiſe qualité des alimens, & la diſette, comme une des cauſes capables de produire des maladies épidémiques malignes, qui ont ſouvent détruit des armées entieres, & ravagé des Provinces. Les fievres malignes qui ſe manifeſterent dans tout le Royaume en 1709 & en 1710, ne pouvoient être imputées qu'à cette diſette générale, qui força la plus grande partie du Peuple à ſe nourrir d'un bled gâté, & de tout ce qu'il trouvoit à manger; mais cette cauſe ne pouvoit avoir influé en aucune maniere ſur la Peſte de Marſeille, puiſque tout y étoit dans l'abondance, & que le Peuple & les Artiſans y jouiſſoient d'une aiſance plus mar-

quée encore que dans les années précédentes.

On voulut réunir à cette cauſe, pour en augmenter l'activité & la violence, le dérangement des ſaiſons, & l'inſalubrité de l'air. On ſait bien par l'expérience, que de longues ſéchereſſes ou des pluies abondantes continuées pendant long-temps, des chaleurs prématurées & ſoutenues, ou des variétés conſidérables dans l'atmoſphere de l'air, tels que les paſſages ſubits du chaud au froid, ou de celui-ci au premier, occaſionnent des révolutions conſidérables dans nos corps, & produiſent ces fievres catharrales, ces rhumes épidémiques, ces fluxions malignes qu'on éprouve ſi ſouvent par les intempéries de l'air; mais on pouvoit, avec d'autant moins de fondement, faire l'application de ces cauſes, à celles de la Peſte de Marſeille, que les ſaiſons avoient conſtamment ſuivi leur cours ordinaire, & que les variations de l'air avoient été moins

ſenſibles & moins fréquentes dans cette année, ſi on en excepte le terrible orage qu'on y eſſuya la nuit du 21 au 22 Juillet 1720, où les éclairs & les tonnerres furent ſi effroyables, qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'en avoir ouï de ſemblables; que la foudre tomba ſur pluſieurs maiſons, ſans bleſſer perſonne, & que toute la Ville en fut troublée; mais la Peſte avoit déjà gagné, avant ce temps, différens quartiers, & ce ne fut que pluſieurs jours après qu'elle ſe répandit plus généralement, & avec plus de violence, dans toute la Ville.

Enfin, il eſt certain (& différentes contrées ne l'éprouvent malheureuſement que trop ſouvent) que le ſein de la terre eſt plein de cauſes mortelles, & renferme dans ſes immenſes réſervoirs des matieres dangereuſes, dont les exhalaiſons répandues dans l'air, infectent ce fluide, & le rendent ſi funeſte aux hommes & aux animaux : on ne peut encore révoquer

en

en doute, par une expérience journaliere, que l'atmoſphere de l'air, chargé de différentes émanations qui s'élevent des eaux ſtagnantes, bourbeuſes, des étangs & des endroits marécageux, ne détermine ſouvent des maladies épidémiques, & des fievres malignes dans les terres qui y ſont expoſées; mais la ſalubrité conſtante de l'air de Marſeille, éloignoit toute idée, & la plus légere préſomption ſur ces vapeurs dangereuſes, puiſqu'il n'y a dans cette Ville, ni dans ſon voiſinage, aucune mine de métal, de minéral quelconque, ni aucune ſource d'eaux minérales.

Ces différens faits, que j'avois recueillis dans le mémorial de la Ville, qui m'avoient été atteſtés par les perſonnes en place, & par toutes les claſſes des Citoyens, me perſuaderent de plus en plus qu'on ne pouvoit, avec la plus légere apparence de fondement, attribuer la Peſte de Marſeille à aucune des cauſes communes des maladies épidémiques, & que le ſyſtême

de M. Chirac, que les Médecins vouloient ſoutenir, étoit ruineux de toute part.

Je les communiquai à M. Deidier, avec qui j'étois lié d'une maniere plus particuliere, & je n'oubliai rien pour le détourner du deſſein où il étoit de publier au plutôt ces mêmes idées & ce même ſyſtême, que je voyois évidemment démontrés faux par tous les faits conſignés dans les regiſtres publics, ou l'engager du moins à attendre des éclairciſſemens plus aſſurés, & des preuves plus complettes; il parut d'abord ſe rendre à mes raiſons, & être convaincu d'une partie des difficultés que je lui avois propoſées; mais bientôt après, l'amour-propre qui le dominoit ſupérieurement, la fureur des ſyſtêmes dont il avoit été toujours tourmenté dans l'Univerſité où il étoit Profeſſeur depuis long-temps, & plus encore la gloire de paroître ſur la ſcene, qu'il ne vouloit pas céder à M^rs. Chicoyneau & Verny, qui venoient de donner au Public la relation de l'origine

& des cauſes de la Peſte : tous ces différens motifs l'emporterent ſur mes foibles repréſentations, & lui firent haſarder deux lettres adreſſées à M. Montreſſe, Profeſſeur à Valence, & qui furent imprimées dans cette Ville, où il prétendit prouver que l'irrégularité des ſaiſons, les mauvais alimens & le bled gâté, étoient l'unique cauſe de la Peſte de Marſeille.

Ces premieres lettres furent bientôt ſuivies des obſervations particulieres ſur la bile des cadavres des peſtiférés, injectée dans les veines jugulaires ou crurales des chiens, qui produiſoit dans ces animaux tous les ſymptomes de la Peſte; d'où il concluoit que la bile porracée & verdâtre, trouvée dans la véſicule du fiel de ces cadavres, ne pouvoit avoir contracté ce vice que par les mauvais alimens, & des indigeſtions accumulées qui avoient épaiſſi le ſang, & occaſionné cette altération dans la bile, qu'il regardoit comme le principe & la véritable cauſe de la Peſte.

Ses obſervations (1) furent vivement attaquées par deux Médecins, & les conſéquences qu'il en prétendoit tirer, totalement réfutées : on lui prouva d'abord, 1°. par des faits certains & inconteſtables, que l'irrégularité des ſaiſons, les mauvais alimens dont il diſoit que le Peuple s'étoit nourri ; les chaleurs exceſſives ſoutenues d'un vent de ſud très-chaud, qui avoient épaiſſi, ſelon lui, le ſang, & changé la nature de la bile, étoient une pure fable ; qu'on s'étoit prévalu de ſa crédulité, & du deſir qu'il avoit d'imaginer & trouver des cauſes qui n'avoient aucune réalité pour pouvoir les adapter à ſon ſyſtême.

2°. Que la bile verdiſſoit toujours par le mêlange des acides, & que cette couleur, étrangere à la bile, diſparoiſſoit par le mêlange des alkalis, qui précipitoient l'acide qui la lui donnoit.

---

(1) Premiere expérience de M. Couzier, Médecin à Alais.

3°. Se flattant toujours que le ſel de tartre qui avoit changé la couleur verte de la bile, ou approchant du noir, en une couleur jaune conſtante, pourroit ne plus donner la Peſte aux chiens, ce ſel fourniroit, ſelon toute apparence, un remede aſſuré pour détruire le vice de la bile des hommes attaqués de la Peſte.

4°. On lui oppoſa les obſervations de M. Couzier, qui, ayant délayé du ſang d'un homme mort de la Peſte, dans une quantité d'eau tiede, & l'ayant injecté dans la veine crurale d'un chien, fit périr l'animal le troiſieme jour, avec les ſignes ordinaires de la Peſte.

5°. On lui démontra (& cela n'étoit pas difficile) que les cauſes rapportées dans ſes obſervations, furent bien plus actives en 1709, puiſqu'il y eut une affreuſe diſette de bled & de toute ſorte de denrées; que le Peuple ne ſe nourrit que de très-mauvais alimens capables d'altérer la bile, pour parler ſon langage; que le

froid fut exceſſif, bien propre à épaiſſir le ſang, & à le rendre plus ſuſceptible des impreſſions de cette bile gâtée : mais ces cruels changemens dans les ſaiſons, cette terrible famine, ne produiſirent qu'une fievre maligne preſque générale, toute différente de la Peſte, puiſque les mêmes remedes qui guériſſoient celle-là, faiſoient périr tous les malades atteints de celle-ci; ainſi cette prétendue irrégularité des ſaiſons, cette diſette du bled qui avoit précédé, ſelon lui, la Peſte de Marſeille, n'étoient qu'une pure ſuppoſition entiérement contraire à la vérité.

Je n'entrerai pas ici dans la diſcuſſion ou l'examen des différentes opinions que les Phyſiciens ou les Médecins ont imaginées ou adoptées ſur les cauſes de la Peſte ; leur diverſité & les contradictions manifeſtes qu'elles préſentent, prouvent aſſez combien elles ſont éloignées même de la plus légere vraiſemblance.

Les uns ſe ſont déterminés pour un acide

coagulant nos humeurs, & leur communiquant en même temps un fond d'acrimonie qui ſuſpendoit & arrêtoit le paſſage de la lymphe dans le corps glanduleux, & celui du ſang dans les vaiſſeaux ſanguins, qui déterminoient les bubons, les puſtules & les charbons.

Les autres ont donné la préférence aux alkalis corroſifs, capables, par leur action ſur notre ſang, de le fondre & de porter une vive irritation dans tous les viſceres; d'où ils ont déduit les engorgemens, les dépôts, le gonflement de différentes parties, leur éroſion, la chaleur brûlante, & les hémorrhagies auxquelles les malades étoient expoſés.

Quelques-uns même ont tenté le bizarre alliage de ces deux eſpeces de ſels, pour produire ſéparément & en même temps les différens accidens de la Peſte, tandis que pluſieurs autres (1) ont eu recours

(1) Kirker, Langius; Deidier, Profeſſeur de l'Uni-

à la ridicule exiſtence & la prodigieuſe multiplication des vers peſtilentiels, avec des aîles, pour parcourir & ſe porter avec plus de vîteſſe dans les maiſons & les quartiers qu'ils devoient infecter & déſoler.

Lorſque les cauſes ſont impénétrables, c'eſt abuſer de la raiſon, & ſe livrer, de deſſein prémédité, à la ſurpriſe & à l'erreur, que de vouloir en établir d'incertaines, & chercher dans notre imagination l'aſſurance des agens que la nature peut mettre en mouvement pour ſes ouvrages, tandis que les phénomenes les plus ſimples & les plus communs, perdent à nos yeux les cauſes qui les produiſent, & que les expériences mêmes que nous croyons les mieux fondées, ſont ſouvent démenties par d'autres qui leur ſont oppoſées,

---

verſité de Montpellier, envoyé, par la Cour, à Marſeille; Lefevre, Profeſſeur de Beſançon, dans une theſe imprimée en 1722.

ou

ou qui balancent du moins la certitude que nous nous efforçons de leur donner; ainſi, dans l'éloignement immenſe où nous ſommes des véritables cauſes de la Peſte, & de la maniere dont elles opérent leur effet, contentons-nous, dans les bornes étroites de nos connoiſſances, de ſuivre les premieres traces qu'elles peuvent nous préſenter.

CHAPITRE SECOND.

Des cauſes ſenſibles & naturelles de l'invaſion de la Peſte à Marſeille.

CE n'eſt point dans des ſources imaginaires ou des principes inconnus, qu'on peut eſpérer de trouver la véritable cauſe ou le premier levain peſtilentiel qui a déſolé cette malheureuſe Ville, s'eſt répandu dans toute la Provence, & a pénétré même dans le Gévaudan & le Bas-Languedoc; le prétendu dérangement des ſaiſons, &

la chimérique infection de l'air, ne peuvent avoir eu aucune part au développement de cette maladie, puiſqu'il a été déjà prouvé que ces premieres avoient conſtamment ſuivi le cours ordinaire de la nature, & que la ſalubrité de l'air n'avoit point été changée par des émanations étrangeres, ou par de funeſtes exhalaiſons ſorties du ſein de la terre.

La mauvaiſe qualité du bled, ou ſa diſette, la quantité des fruits dont on veut que le Peuple ſe ſoit gorgé avant qu'ils ne fuſſent parvenus à leur parfaite maturité, ne méritent pas plus de créance, ayant été démentis par le témoignage public : on s'eſt inutilement efforcé de faire une fauſſe application des cauſes des maladies épidémiques, à celles de la Peſte ; la crainte, la terreur & l'abandon que ces trois Médecins publierent, conformément au ſyſtême de M. Chirac, comme le principe de la maladie, ne pouvoient avoir la moindre réalité dans

ſon commencement, puiſque, malgré bien des malades & des morts, on ne la connoiſſoit pas encore, & que les parens, les amis & les voiſins donnoient, ſans aucune défiance, & par conſéquent ſans aucune crainte, tous leurs ſoins & les ſecours poſſibles à tous ceux qui en étoient déjà attaqués : ce ne fut qu'après les avis réitérés des Médecins de la Ville, & les prompts ravages du mal, qu'on commença à le craindre, & que la mortalité inſpira de la frayeur & de l'étonnement.

Marſeille jouiſſoit, par l'étendue & le ſuccès de ſon commerce, de l'abondance & de toutes les commodités de la vie; tout annonçoit à ſes Habitans la continuation de leur bonheur & de leur tranquillité, lorſque l'arrivée du navire du Capitaine Chataud changea tout à coup leurs flatteuſes eſpérances en deuil & en gémiſſemens.

Ce vaiſſeau étoit parti de Seyde le 31 Janvier 1720, avec patente nette, c'eſt-

à-dire, qu'il n'y avoit aucun ſoupçon de Peſte dans cette Ville (1). Le Capitaine fut à Tripoli de Syrie, tant pour y réparer les mâts de ſon vaiſſeau, que pour charger de nouvelles marchandiſes; on le força même d'y embarquer quelques Turcs qui devoient deſcendre en Chypre; un de ces Turcs tomba malade dès le lendemain qu'on eut fait voile, & périt le troiſieme jour de ſa maladie; deux Matelots de l'équipage, commandés pour le jeter à la mer, avoient à peine touché au cadavre, que le maître du navire (appellé vulgairement le Nocher) leur ordonna de ſe retirer, & de laiſſer faire cet ouvrage à ceux de ſa Nation.

Deux jours après, ces deux Matelots tomberent malades, & périrent fort bruſ-

(1) J'appris, trois mois après mon ſéjour à Marſeille, par le Conſul François, que la Peſte n'étoit pas publiquement déclarée dans cette Echelle; mais qu'il y avoit déjà eu pluſieurs malades qui en avoient péri, lors du départ du Capitaine Chataud.

quement ; deux autres furent également ſurpris du même mal, & y ſuccomberent avec le Chirurgien qui les avoit traités ; pour-lors le Capitaine Chataud, effrayé de ces morts promptes, ſe ſépara du reſte de l'équipage, & ſe retira dans la poupe, d'où il donna ſes ordres pendant tout le temps de la traverſée : trois autres Matelots étant encore malades, & ſe trouvant ſans Chirurgien, il relâcha à Livourne, où ils périrent de la même maniere que les autres.

Le Capitaine, en arrivant à Marſeille, le 25 Mai 1720, communiqua aux Intendans de la ſanté, le certificat du Médecin & du Chirurgien des Infirmeries de Livourne, qui portoit que les malades de ſon équipage étoient morts d'une fievre maligne peſtilentielle, & leur déclara en même temps la mort antécédente de pluſieurs hommes ſur ſon bord.

Des préſomptions auſſi fortes, approchant même de la certitude, ſur la nature

& le caractere de la maladie qui avoit enlevé les Matelots de l'équipage du Capitaine, devoient abſolument s'oppoſer au débarquement de ſes marchandiſes dans les Infirmeries, & les faire néceſſairement renvoyer en l'Iſle de Jarre (1), comme c'eſt l'uſage conſtant pour tous les bâtimens chargés de marchandiſes ſuſpectes, & plus encore lorſqu'il y a eu des malades & des morts dans l'équipage; mais la riche cargaiſon du vaiſſeau, où les plus conſidérables Négocians de la Ville étoient intéreſſés, & la vente prompte & lucrative dont ils ſe flattoient à la foire de Beaucaire qui approchoit, écarterent toute idée de danger, & on reçut dans les Infirmeries, l'équipage, les paſſagers & ces funeſtes ballots, avec autant de confiance & de ſécurité, que les Troyens introduiſirent dans leur Ville,

(1) Iſle déſerte aux environs de Marſeille, où l'on expoſe à l'air les marchandiſes ſuſpectes.

le fatal cheval qui devoit l'embraſer & la détruire.

On fit plus; trois navires venans de différentes Echelles du Levant, aborderent à Marſeille les 30 & 31 Mai, avec patente brute (c'eſt-à-dire qu'il y avoit ſoupçon de Peſte dans le lieu de leur départ), & leurs marchandiſes furent pareillement dépoſées dans les Infirmeries; la premiere grace ſurpriſe contre toutes les regles, arrachée par la cupidité & l'intérêt, en faveur de la cargaiſon du navire du Capitaine Chataud, entraîna celle qui fut accordée aux autres bâtimens également ſuſpects; ainſi on ne doit pas être ſurpris ſi le premier fond du levain peſtilentiel apporté par le Capitaine Chataud, fermentant de plus en plus dans les Infirmeries, prit une nouvelle force, & ſe développa d'une maniere plus prompte & plus frappante, par toutes les marchandiſes infectées des autres navires.

Deux Portes-faix prépoſés à l'ouverture

& à la purge des ballots du premier Capitaine, tomberent malades au commencement même de leur travail; l'un mourut le lendemain, & l'autre deux jours après; dans ce même temps, un Matelot de l'équipage du même Capitaine, & le Mouſſe de ſon navire, furent également frappés du mal, & périrent l'un & l'autre avec les ſignes diſtinctifs de la Peſte, que le Chirurgien des Infirmeries ne voulut jamais reconnoître par ignorance, ou qu'il diſſimula par complaiſance & par des largeſſes; mais il en fut bientôt la triſte victime, avec preſque toute ſa famille.

Ces morts précipitées, & de nouveaux malades qui ſe ſuccédoient tous les jours dans les Infirmeries, alarmerent les Intendans de la ſanté; on appella des Chirurgiens plus expérimentés ou moins complaiſans, qui remarquerent ſur les cadavres de ceux qui venoient de périr, & ſur les malades, les ſignes les plus manifeſtes

de

de la Peſte, tels que les bubons, les charbons, & en dreſſerent un rapport qui augmenta les inquiétudes & les alarmes des Intendans de ſanté : on doubla les Gardes ; l'entrée & la ſortie des Infirmeries furent interdites à tout le monde, mais le mal avoit déjà franchi ces tardives barrieres, & rendu inutiles toutes les précautions qu'on prenoit : trois ou quatre familles en étoient déjà attaquées dans la rue de l'Eſcale, ſans qu'on ſe défiât, en aucune maniere, de la nature & du caractere de leur mal ; les parens, les amis & les voiſins leur prodiguoient ſans crainte leurs ſervices, leurs ſoins ; & cette communication, qu'ils regardoient comme indifférente, répandit, de proche en proche, le feu de la contagion dans toute la rue & dans les voiſines.

Alors les Intendans de la ſanté redoublerent leur activité, & toutes les précautions poſſibles ; on fit tranſporter, dans les ténebres & le ſilence de la nuit, aux

Infirmeries, les morts qui ſe ſuccédoient journellement, & tous les malades dont le nombre augmentoit à vue d'œil ; on plaça même des Gardes aux portes des maiſons qui avoient été déjà frappées du mal, & on enleva toutes les perſonnes ſoupçonnées d'avoir communiqué avec les malades.

Comme le mal parut ralenti pendant quelques jours, & qu'il n'y eut que très-peu de nouveaux malades, les Magiſtrats s'applaudiſſoient déjà des ſages meſures qu'ils avoient priſes, & la flatteuſe eſpérance de concentrer, dans un ou deux quartiers, le levain contagieux, & de l'y détruire, avoit déjà ſuccédé à leurs premieres alarmes ; mais ils connoiſſoient bien peu ſon caractere & ſa marche : on a vu dans le chapitre des périodes qu'il a coutume de parcourir, que ſes commencemens ſont toujours annoncés par des morts ſouvent promptes, & quelquefois prolongées par un petit nombre de

malades, & par une eſpece d'incubation qui paroît en ſuſpendre les effets ; mais que dans ce temps même il prend de nouvelles forces pour ſe développer enſuite avec plus de violence, & ſe multiplier avec plus de rapidité : auſſi quelques jours après ce calme apparent, & ce ralentiſſement trompeur qui en avoient impoſé aux Magiſtrats, les différens quartiers les plus voiſins de la rue de l'Eſcale, furent inondés de malades & de morts, &, vers la fin du mois d'Août, l'incendie peſtilentiel embraſa tous ceux de la Ville, & couvrit toutes les rues de cadavres & de mourans.

Les préſomptions les plus fortes, & les preuves les plus ſenſibles, portent d'abord à croire que la maladie s'introduiſit dans la Ville, par les pacotilles ou petits ballots, que tous les Matelots des navires venant du Levant, apportent à leurs femmes & à leurs enfans, pour leur uſage ou pour les vendre, & qu'ils leur

ſont parvenir, en les jetant pardeſſus les murs des Infirmeries, à des perſonnes affidées qui ſe chargent de ce commerce clandeſtin; mais ces preuves & ces préſomptions ſe changent en certitude & en évidence, en ſuivant les traces & la marche de la maladie, dont les premieres victimes furent préciſément ceux qui avoient charrié ces marchandiſes, qui s'en étoient déjà ſervis, comme les femmes & les enfans des Matelots, auſſi-bien que les Tailleurs, les faiſeuſes de robes, qui avoient travaillé, mis en œuvre ces funeſtes étoffes, & ceux enfin à qui on en avoit vendu, & plus encore par le fait que je vais rapporter, qu'on n'a jamais voulu ou oſé approfondir, mais qui n'en eſt ni moins certain, ni moins avéré (1).

---

(1) On a prévenu, depuis quelques années, l'extrême danger de ce paſſage furtif de paquets ou petits ballots de marchandiſes qui pouvoient être infectées, en faiſant une ſeconde muraille à une certaine diſtance de la premiere, pour empêches toute communication.

Un bateau de Pêcheur aborda, la nuit du 6 au 7 Juin 1720, par des ordres particuliers, le navire du Capitaine Chataud, qui mouilloit au large, en reçut pluſieurs paquets & différens petits ballots, qu'il tranſporta furtivement & très-aiſément dans la Ville; un Marchand, demeurant rue de la Canabiere, qui va au Port, m'aſſura, quelques jours après notre arrivée à Marſeille, qu'il avoit acheté de ce Patron du bateau, un paquet d'étoffes, contenant douze pieces de bourre de Levant, dont il avoit vendu, deux jours après, la plus grande partie, ne s'en étant réſervé que deux pieces qu'il donna à une de ſes nieces, qui s'empreſſa de la remettre à ſa faiſeuſe de robes de chambre.

Elle la porta pendant quelques jours, lorſqu'elle apprit que ſa Tailleuſe étoit morte avec une de ſes filles, qui avoit travaillé avec elle, d'une fievre avec des charbons, qu'on appelloit maligne.

Il m'ajouta que cette même niece avoit été attaquée de la même maladie le 18 Juillet, & avoit péri avec un bubon ſous l'aiſſelle droite, & deux charbons ſur la cuiſſe du même côté, dans l'eſpace de quatre jours.

Cet homme fut ſurpris de la Peſte le 24 Septembre, & ſuccomba le 29, après cinq jours de maladie, me renouvellant, avant ſa mort, la vérité de ce qu'il m'avoit confié ſur l'entrée furtive du bateau chargé de marchandiſes infectées.

Je n'ai pas eu, dans le temps, de nouvelles connoiſſances, moins encore de preuves ſur un nouveau tranſport de pareilles marchandiſes dans la Ville, par cette voie ; mais il peut ſe faire qu'elle n'ait pas été employée pour cette ſeule fois.

Les premieres familles de la rue de l'Eſcale ayant été attaquées, leurs parens, leurs amis & leurs voiſins ne tarderent pas à éprouver les mêmes atteintes du mal, qui gagna ſuc-

ceſſivement les quartiers les plus prochains, & enſuite toute la Ville, par une communication inévitable, non-ſeulement de cette rue remplie de populace, mais encore de tous ceux répandus dans les autres quartiers, qui avoient viſité & ſecouru les malades.

Cette gradation marquée & ſenſible de la communication de la maladie, & la maniere dont elle paſſa des Infirmeries dans la Ville, préſentent une conviction frappante ſur ſa véritable ſource dans le vaiſſeau du Capitaine Chataud, puiſque pluſieurs perſonnes de ſon équipage en avoient péri dans la traverſée ; qu'un autre Matelot & un Mouſſe y avoient ſuccombé dès qu'ils furent entrés dans les Infirmeries ; que les Portes-faix prépoſés à l'ouverture des ballots, avoient été ſubitement enlevés par le même genre de maladie, & que le Chirurgien qui avoit traité tous ces malades, le Prêtre qui les avoit adminiſtrés, qui venoient journellement à la Ville,

avoient éprouvé la même deſtinée : ainſi on doit être ſurpris, & la poſtérité aura peine à croire, que trois Médecins, parmi les quatre envoyés de Montpellier, ſe ſoient obſtinés à publier dans leurs écrits, que le dérangement des ſaiſons, la diſette, la terreur, ont été l'unique ſource de la Peſte de Marſeille, tandis que ces différentes cauſes ont été démenties par le cris général, & le témoignage univerſel de cette Ville, de toute cette contrée, & qu'ils aient rejeté les plus naturelles & les plus manifeſtes de ſon invaſion à Marſeille.

CHAPITRE TROISIEME.

De la communication ou contagion de la Fievre peſtilentielle ou la Peſte.

L'UNIVERSALITÉ des ſuffrages eſt depuis long-temps déclarée, pour la communication ou contagion de la Peſte, &

ce

ce ſeroit vouloir la dépouiller de ſon eſſence & de ſon caractere, ſelon ſes défenſeurs, que de révoquer en doute la prompte & redoutable tranſmiſſion de la maladie d'un peſtiféré à un homme ſain.

Les adverſaires de la contagion, quoiqu'en petit nombre, & ſur-tout Mrs. Chicoyneau, Verny & Deidier, avec qui j'étois parti de Montpellier, réclament contre toutes les preuves des contagionnaires, & prétendent qu'il faut regarder la mortalité & les ravages de la Peſte, comme une ſuite néceſſaire de la peur & de l'abandon; ils préſentent enfin, pour preuve déciſive de leur ſentiment, leur conſervation & leur ſalut, pendant tout le ſervice des peſtiférés, & au milieu du prétendu danger de contagion dont ils étoient ſans ceſſe environnés.

S'il ne s'agiſſoit que d'une queſtion indifférente, ou de quelque problême qui ne tire à aucune conſéquence, on laiſſeroit un champ libre aux partiſans de la

contagion, & à leurs adverſaires, d'étayer ou renverſer, de combattre & de détruire leur différente opinion, ſans ſe mettre fort en peine de leur bon ou mauvais ſuccès: mais c'eſt ici la matiere la plus importante qu'on puiſſe traiter, qui décide du ſalut d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume, & l'exemple de la Peſte de Marſeille, doit inſtruire à jamais tous les Souverains, des véritables & efficaces moyens, pour empêcher que cette maladie ne s'introduiſe dans leurs Etats, ou pour en arrêter la violence & les progrès, lorſqu'elle s'y eſt malheureuſement déclarée; ainſi on ne ſauroit apporter trop de circonſpection & d'exactitude dans la diſcuſſion des faits & l'examen des preuves qui peuvent balancer l'un & l'autre ſyſtême, & donner la pondérance à celui que la certitude & l'évidence doivent lui mériter.

Je préſenterai ici ces faits & ces preuves, avec toute l'impartialité dont je

puis être capable : les uns ſont tirés des regiſtres publics, & ceux dont j'ai été le témoin oculaire, doivent avoir la même authenticité, ayant été reconnus pour certains & publics dans ce temps, par les perſonnes en Place; j'en communiquai quelques-uns à M. Aſtruc, ce ſavant Profeſſeur de l'Univerſité, qu'il me demanda lors de mon retour de Marſeille à Montpellier.

L'expérience, de tous les temps, a démontré qu'il y avoit des maladies contagieuſes, telles que la petite vérole, la galle, &c. & tout le monde ſait que la petite vérole ſe communique par le contact, par les approches de ceux qui en ſont atteints, & par l'inſertion du pus variolique; la galle, par l'attouchement de la lymphe purulente, qui s'écoule des puſtules répandues ſur la peau; auſſi tous ceux qui n'ont pas eu la petite vérole, & qui la craignent, ont-ils la ſage précaution de ne pas entrer dans les maiſons

infectées de ce levain, moins encore auprès des malades attaqués de cette maladie, comme de s'éloigner des galleux, & d'éviter le contact des linges ou des draps qui ont servi à leur usage, lorsqu'on veut s'en défendre.

La communication de ces maladies, d'un sujet à un autre, est prouvée d'une maniere si évidente, par les exemples journaliers, qu'il n'est pas possible de s'y refuser : il est encore bien d'autres maladies dont la contagion n'est pas moins assurée, parce qu'indépendamment de la cause commune & générale, qui affecte indifféremment plusieurs sujets dans le même temps ; les émanations & les corpuscules qui s'échappent des corps attaqués de ces maladies, passent dans ceux qui y sont exposés, telles que les fievres putrides ou malignes épidémiques, les dysenteries, de même nature, dont sont surpris ceux qui traitent & servent les malades, par la seule exposition aux éma-

nations qui s'élevent des corps affectés.

On ſait encore, d'une maniere certaine, que les animaux ont des fievres peſtilentielles, ou la Peſte qui ſe communique rapidement d'un animal à un autre, & qui fait des ravages incroyables, ſans vouloir rappeller celles qui déſolerent la Lombardie & preſque toute l'Italie, en 1711, & firent périr, dans la ſeule campagne de Rome, pendant l'eſpace de neuf mois, plus de vingt-cinq mille bœufs (1). On n'a que trop malheureuſement éprouvé, en différens temps, dans pluſieurs Provinces de la France, ces Peſtes meurtrieres pour les animaux, qui ſe communiquoient rapidement de l'un à l'autre; &, depuis l'année derniere, celle qui, après avoir maltraité différens endroits, a déployé toute ſa violence dans la Gaſcogne, où elle a détruit tous les animaux

(1) *Ramarini de contagiosâ epidemiâ quæ in boves irrepſit. Lanciſi de bovillâ Peſtâ.*

du labourage, & arrêté par-là totalement la culture des terres.

Le même bétail eſt encore ſouvent expoſé dans les Provinces méridionales, à une Peſte particuliere aux moutons, appellée, en langue vulgaire, la Picote; cette maladie ravage en peu de jours des bergeries entieres : il ne faut qu'un ſeul mouton atteint de ce mal, pour que tout le troupeau en ſoit bientôt frappé; elle ſe communique promptement dans les bergeries voiſines, ſi on n'a la ſage précaution de ſéparer ſur-le-champ les moutons infectés d'avec les ſains, d'envoyer ces derniers dans de nouveaux pâturages, de changer même le Berger & les chiens, pour arrêter le progrès de la contagion; ſouvent même, malgré tous les ſoins & les précautions poſſibles, le mal ſe répand au loin : j'ai vu, en 1726, à Montpellier & dans les campagnes voiſines, une mortalité la plus affreuſe de ces animaux, ſi néceſſaires dans cette contrée, où on

y éleve des troupeaux immenſes, n'étant pas poſſible, par le défaut des pâturages, de nourrir & engraiſſer des bœufs.

La maladie contagieuſe des chiens, qui ſe déclara en 1764, en Bourgogne, & ſucceſſivement en d'autres Provinces, dont j'ai expoſé la nature & le traitement, dans un Mémoire imprimé la même année, & réimprimé en 1776, par la continuation ou le renouvellement du mal, détruiſit près des deux tiers de ces animaux dans cette Province; la contagion en étoit ſi prompte & ſi manifeſte, qu'un ſeul de ces animaux attaqué, faiſoit bientôt périr la meute entiere, quelque nombreuſe qu'elle fût; & j'ai obſervé pluſieurs fois que des chiens très-ſains qu'on avoit voulu mettre dans des endroits où d'autres avoient été malades ou péri, étoient ſurpris du mal dans un ou deux jours, quoiqu'il ſe fût paſſé un temps aſſez conſidérable depuis leur deſtruction, & que leur habitation eût été expoſée au grand air.

La contagion ou la communication des différentes maladies des hommes, reconnues & prouvées par l'expérience de tous les jours ; celle des animaux démontrée par cette même expérience, préſentent des préſomptions bien fortes, pour ne pas dire évidentes, ſur la réalité de la contagion de la Peſte, & la communication de la maladie la plus active & la plus meurtriere ; mais je ne prétends pas me prévaloir d'une analogie ſi frappante, & capable de perſuader tous ceux qui ne ſont pas prévenus ; je veux établir la certitude & l'évidence de la communication de la Peſte de Marſeille, par une accumulation de faits directement appliqués à cette maladie, dont quelques-uns ſuffiroient pour une démonſtration, & qui réunis, forment la plus complette qu'on puiſſe deſirer.

1°. La fievre peſtilentielle ou la Peſte, s'eſt manifeſtée dans le navire du Capitaine Chataud, par la mort d'un des Turcs qu'il

qu'il avoit été forcé de prendre dans ſon bord ; deux jours après, deux Matelots de l'équipage ſont attaqués de la même maladie, & avec les mêmes ſymptomes ; trois autres Matelots & le Chirurgien qui les avoit traités, éprouvent le même mal, & y ſuccombent fort promptement ; enfin, deux autres Matelots, en continuant la route, en ſont pareillement atteints, & on eſt obligé, faute de Chirurgien, de relâcher à Livourne, où les Médecins & les Chirurgiens des Infirmeries atteſtent, dans leur certificat, que les deux derniers Matelots qui y ont été dépoſés, ſont morts d'une fievre maligne peſtilentielle ; ces premiers faits annoncent bien ſenſiblement une maladie qui s'eſt communiquée d'un ſujet à un autre, & conſéquemment qu'elle étoit réellement contagieuſe.

2°. A peine le Capitaine Chataud a débarqué le reſte de ſon équipage avec les marchandiſes de ſon vaiſſeau, qu'un

autre de ſes Matelots & un Mouſſe périſſent du même mal, & que les Portefaix qui ouvrent les ballots des marchandiſes, & les remuent, en ſont également frappés; que le Chirurgien qui les traite, en eſt bientôt attaqué, & meurt avec la plus grande partie de ſa famille : ſi ce ne ſont pas là les ſignes les plus certains d'une maladie qui ſe communique, il faut abſolument ſe refuſer à toute évidence, & nier auſſi la lumiere du jour.

3°. Lorſque le mal ſe fut déclaré dans la Ville, les Contrebandiers, les receleurs des marchandiſes, des étoffes, les familles qui les avoient reçues, qui s'en étoient ſervies, ſuccomberent les premieres, & le mal gagna, de proche en proche, toute la rue & les quartiers voiſins; d'où il ſuit ſans difficulté, que cette maladie peſtilentielle, ou la Peſte, eſt évidemment contagieuſe, puiſqu'elle paſſe d'un ſujet à un autre, & toujours avec le même caractere, & les mêmes ſymptomes.

4°. Les Forçats qui ont ſauvé Marſeille, comme je l'ai déjà dit, fourniſſent un exemple le plus frappant de la communication de la Peſte : ces miſérables, enchaînés & ſéparés de la Ville, avec laquelle ils ne pouvoient avoir aucune communication, ſe portoient bien, malgré la vie dure & laborieuſe de leur eſclavage ; à peine ſont-ils employés au périlleux travail de l'enlévement des cadavres & des malades, qu'ils ſont ſurpris le même jour, ou les ſuivans, de la Peſte, & très-promptement enlevés par cette terrible maladie ; ceux qui les remplacent, éprouvent rapidement la même deſtinée, &, de ſept à huit cents de ces malheureux, une trentaine échappent ſeulement à ce redoutable danger : on peut donc conclure avec une pleine confiance, & une entière conviction, que ces miſérables corbeaux ont gagné la Peſte, en enlevant les cadavres, les malades, en touchant & volant les hardes, les marchandiſes & les étoffes infectées de ce levain.

5°. Les perſonnes qui s'étoient prudemment renfermées dans leurs maiſons, ſans avoir aucune communication avec qui que ce ſoit; les différens Monaſteres des Religieuſes, qui prirent toutes les précautions convenables dans cette triſte occaſion, furent totalement préſervés de la Peſte, quoique leurs couvens & leurs retraites fuſſent environnés de monceaux de cadavres & de mourans : j'ai vu le grand Monaſtere de la Viſitation de Marſeille, très-nombreux, attenant, d'un côté, une Infirmerie, &, de l'autre, un cimetiere des peſtiférés, ſans qu'il y ait eu, pendant tous les ravages de la Peſte, un ſeul malade. Le Couvent des Religieuſes Dominicaines a été également préſervé par une interdiction abſolue de toute communication avec la Ville, pendant tout le temps de la Peſte.

Je joins ici, pour preuve de ce que j'avance, le témoignage authentique & public de l'incomparable Prélat de cette

Ville, qui s'eſt ſacrifié ſans réſerve, & avec la plus ardente charité, pour le ſoulagement & la conſolation de ſon troupeau, pendant tout le temps de la Peſte.

Henri-François-Xavier de Belſunce de Caſtelmoron, par la providence divine & la grace du Saint Siege apoſtolique, Evêque de Marſeille, Abbé de l'Abbaye royale de St. Arnould de Metz, & de celle de Notre-Dame des Chambons, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, certifions & atteſtons à tous ceux qu'il appartiendra, que pendant la déſolation de Marſeille, en 1720 & 1721, la Peſte n'a point pénétré dans les Communautés religieuſes, qui n'ont eu aucune communication avec les perſonnes du dehors, & qui ont uſé des précautions néceſſaires pour s'en garantir. Donné à Marſeille, dans notre Palais épiſcopal, le quinzieme jour du mois de Décembre de l'année 1722. Signé, *HENRI, Ev. de Marſ.*

Par Monſeigneur,

BOYER, Prêtre, Secretaire.

6°. Je finis le détail des différens faits de cette nature, que je pourrois rapporter, par un des plus frappans, qui met le comble à toutes les preuves de la réalité de la contagion. Lorſque la Peſte ſe répandit de Marſeille dans preſque toute la Provence, Toulon fut une des Villes qui éprouva le plus ſa fureur & ſa violence; la mortalité y fut affreuſe, & les familles entieres enlevées avec une rapidité incroyable; pendant ce temps & celui de la continuation de la Peſte, huit cents perſonnes renfermées dans l'Arſenal, ſe préſervèrent totalement de la maladie, en retranchant toute communication au dehors (1).

Ces exemples, ſi déciſifs pour la con-

(1) Dans cette même Ville, les Pauvres de charité, au nombre de quatre cents, vivant enſemble dans cet Hôpital, placé ſur le glacis de Toulon, à deux cents pas d'un cimetière rempli de corps des peſtiférés, ont été en parfaite ſanté, ſans la moindre atteinte du mal, tandis que la Ville en étoit totalement ravagée.

tagion, ſont confirmés par l'obſervation qu'on fit dans la derniere Peſte de 1656, qui déſola ſi cruellement la Ville de Rome, où tous les Monaſteres des Religieuſes, les Priſons de la Ville & celles du Château Saint-Ange, furent entiérement épargnées.

Ces faits inconteſtables, ces preuves accumulées, forment une démonſtration complette ſur la réalité de la contagion, que tous les Phyſiciens & Médecins de ce temps & des races futures, ne pourront jamais affoiblir, moins encore détruire: les trois Médecins de Montpellier, qui les avoient ſous leurs yeux, n'y auroient certainement pas réſiſté, s'ils n'avoient été prévenus d'avance pour le ſyſtême de M. Chirac, ſubjugués par ſes raiſons plus impérieuſes que ſolides, & peut-être entraînés par des motifs humains, & par des affections particulieres, qu'on n'oſeroit ni ſonder ni préſumer, ſi l'expérience, de tous les temps, n'avoit appris qu'ils agiſſent

toujours plus ou moins dans l'eſprit & le cœur des hommes. Le changement ſubit d'un des trois Médecins de Montpellier, qui avoit ſoutenu avec autant de chaleur, la non-contagion de cette maladie, ſembleroit déceler ou appuyer une partie de ces ſoupçons; car M. Deidier n'eut pas plutôt obtenu la Croix de St. Michel, avec la penſion annuelle de deux mille livres, promiſe par ſon Alteſſe royale, aux quatre Médecins de cette Univerſité, qu'il publia dans un diſcours (1) prononcé à l'ouverture des Ecoles de Médecine, le 22 Octobre 1725, que la Peſte n'eſt que trop effectivement contagieuſe, mais que la contagion ne ſe tranſmet point par la ſimple atmoſphere des atomes peſtilentiels, mais uniquement par un contact immédiat.

---

(1) *Oratio habita in Scholis Facultatis Medicinæ Monſpellenſis, die 22ª. menſis Octobris 1725; typis mandata eodem menſe autore Antonio Deidier, Profeſſore magis.*

Les

Les deux autres Médecins qui ont perſiſté dans leur premier ſyſtême, ou plutôt dans celui de M. Chirac, n'ont pu oppoſer à toutes ces preuves rapportées pour la contagion, d'autre difficulté que celle de leur ſalut, & de leur conſervation pendant tout le temps de leur ſervice à la Peſte. Nous avons été, diſent-ils, ſans ceſſe expoſés à tous les dangers de la maladie; nous avons touché & traité les peſtiférés, nous n'avons cependant pas pris la Peſte; donc la Peſte n'eſt pas contagieuſe: c'eſt l'argument qu'ils ont regardé comme victorieux contre la contagion, mais qui eſt très-faux par toutes les regles du raiſonnement; car une concluſion tirée du particulier, & appliquée au général, n'a jamais été admiſſible: pour qu'une maladie ſoit reconnue, démontrée contagieuſe, il ne faut pas que tous ceux qui y ſont expoſés, la contractent; il ſuffit que le plus grand nombre en ſoit attaqué, & que la maladie, qui

ſe tranſmet d'un ſujet à un autre, ſoit la même, & accompagnée des mêmes ſymptomes : la petite vérole, par exemple, que tout le monde avoue contagieuſe, & qui eſt démontrée telle par l'expérience de pluſieurs ſiecles, n'attaque point tous les adultes & tous les enfans qui courent le danger de ſa communication ; pluſieurs ſujets même réſiſtent à l'inſertion du levain variolique, & on a ſous les yeux tous les jours des enfans de l'un & de l'autre ſexe, à qui on a inutilement tenté de communiquer cette maladie, qui ont ſubi trois & quatre fois tout l'appareil de l'inoculation, ſans avoir éprouvé le plus léger changement, & la plus foible altération du levain qu'on s'efforçoit d'inſinuer dans leurs veines avec tant d'acharnement. J'ai vu à Marſeille un enfant qui prit conſtamment le ſein de ſa mere, attaquée de la Peſte, & qui continua pendant tout le temps de la ſuppuration de deux bubons, & des accidens très-fâcheux de ſa

maladie, ſans en être pourtant attaqué ni même incommodé en aucune maniere.

Il y a des diſpoſitions primitives dans nos fluides, & des tempéramens conſtitués de façon à être impénétrables à l'action de certains corpuſcules & des levains particuliers; on ne peut certainement ni déterminer ni conjecturer même en quoi conſiſte cette diſpoſition, & quelle eſt la nature, l'arrangement & la proportion des molécules de notre ſang, qui réſiſtent au germe des maladies contagieuſes, qui l'étouffent ou le détruiſent, lorſqu'il y parvient, ou le modifient du moins d'une maniere à ne laiſſer aucune marque ſenſible de ſon développement; mais la foibleſſe de nos lumieres, les bornes étroites de nos perceptions & de nos connoiſſances, à pouvoir réſoudre cette difficulté, ne ſeront jamais un titre pour rejeter ce qui eſt d'ailleurs ſenſible & manifeſte. Ainſi, en convenant que les quatre Médecins de Montpellier, quelques-uns de

différentes Provinces, qui ont ſervi pendant la plus grande partie du temps de la Peſte, des Chirurgiens & des Confeſſeurs, quoiqu'en très-petit nombre, aient été épargnés & échappés au danger de la maladie, on ne pourra jamais conclure, avec le plus léger fondement, qu'elle n'eſt pas contagieuſe.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du traitement intérieur de la Peſte.

LA Peſte ne ſauroit être aſſujettie à une méthode générale, ni à un traitement ſuivi; on ignore entiérement les routes qui peuvent conduire au ſuccès; cette terrible maladie eſt ſi éloignée du caractere de toutes les autres fievres, que les remedes

ſi heureuſement employés pour combattre ces dernieres, perdent toute leur vertu & leur efficacité dans celle-ci ; elle s'irrite même & s'enflamme par les ſecours généraux & par les évacuans, tandis qu'elle paroît ſe calmer par les plus ſimples & les plus légers, ou s'adoucir lorſqu'on la traite ſans violence. Que peut-on, en effet, attendre des reſſources humaines, contre un venin qui porte tout à coup le ravage & la deſtruction dans nos organes, & qui agit ſi rapidement dans le plus grand nombre des malades, qu'il y éteint dans quelques heures le principe de vie, & ne donne aux malheureux qui en ſont ſurpris, ni aux Médecins qui les approchent, le temps de ſe reconnoître.

La nature de ce venin, la matiere qui le forme, & ſon action particuliere ſur nos vaiſſeaux & ſur nos humeurs, nous étant abſolument inconnus, nous ne pouvions par conſéquent lui oppoſer des remedes d'une efficacité déterminée, ou qui aient même quelque

rapport avec un venin qui nous eſt ſi caché ; auſſi a-t-on inutilement publié & vanté, ſans aucun fondement, en différens endroits de l'Europe, ces prétendus antidotes, ces poudres victorieuſes, ces élixirs & ces teintures, ſi ſupérieurs à tous les accidens de la Peſte, tels que la poudre ſolaire, dont le ſuccès avoit été, aſſuroit-on, généralement reconnu dans la Peſte d'Hambourg ; le kermès, ſi myſtérieuſement préparé dans celle de la Hongrie ; la potion bezoardique, dans celle de Nimegue, & la teinture alexipharmaque, dans la derniere Peſte de Montpellier ; tous ces ſpécifiques annoncés avec tant de confiance, loin de répondre aux flatteuſes eſpérances que leurs Auteurs & leurs diſtributeurs en donnoient, ont toujours été infideles & inutiles, très-ſouvent dangereux & funeſtes ; quelques-uns même de ces Empyriques enthouſiaſmés de leurs fauſſes découvertes, & mettant toute leur confiance en des re-

medes qu'ils ne connoiſſoient point, contre une maladie qu'ils connoiſſoient encore moins, ſe ſont haſardés, par l'appas d'une fortune rapide & immenſe, à venir faire à Marſeille l'épreuve de leurs préparations ſpécifiques contre la Peſte, dont ils ont été quelques jours après les triſtes victimes.

Les ſecours ordinaires que nous employâmes nous-mêmes dans le commencement, n'eurent pas un meilleur ſuccès: dans le ſyſtême de M. Chirac, que nous avions adopté, pour le traitement de cette maladie, comme pour ſon origine & ſes cauſes, il nous indiquoit, dans le ſecond mémoire qu'il nous avoit adreſſé, la route & la méthode qu'il falloit ſuivre : il étoit perſuadé & intimément convaincu que la congeſtion du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau, les inflammations de ce viſcere, les dépôts, la molleſſe de ſes fibres obſervés dans les fievres malignes de Rochefort, découvroient, d'une maniere mani-

feſte, leurs cauſes, & conſéquemment celles de la Peſte, qui n'en étoit différente que par le nom, le nombre & la violence des accidens dont celle-ci étoit toujours accompagnée.

Ces idées & ces réflexions, qu'il croyoit très-fondées, & ſpécialement aſſorties à la nature de la Peſte, étoient pourtant entiérement fauſſes, & dans la théorie & dans la pratique.

Pour la premiere, l'expérience nous a ſouvent démontré que dans pluſieurs cadavres de ceux qui avoient péri de la fievre maligne & de la Peſte, on n'avoit remarqué aucune lœſion ſenſible dans le cerveau, & que bien ſouvent les marques d'inflammations qui y avoient été obſervées, n'étoient qu'apparentes, & pouvoient dépendre du gonflement des veines, toujours ſurchargées & remplies de ſang après la mort; de maniere que cet état, loin d'être regardé comme une preuve évidente de l'inflammation de ce viſcere,

étoit

étoit un effet ſubſéquent, & une ſuite néceſſaire de la fin de la maladie & de la ſuſpenſion totale de la circulation. Ainſi cette preuve de l'inflammation ou de la diſtenſion des vaiſſeaux du cerveau dans la fievre peſtilentielle, étoit d'autant plus haſardée, que les autres viſceres avoient ſouvent paru plus affectés que le cerveau même, & qu'on trouvoit dans tous les organes, des traces ſenſibles de l'action & du progrès du venin peſtilentiel, qui pouvoient entraîner ſecondairement, & par la ſympathie générale des parties, le cerveau dans le même déſordre qu'elles éprouvoient ; ainſi ce ne ſera jamais ſur un fait auſſi douteux & auſſi peu aſſuré, qu'on pourra établir les inflammations, les dépôts ou la diſtenſion des vaiſſeaux du cerveau, comme la principale & unique ſource de tous les accidens de la Peſte, puiſqu'ils étoient très-ſouvent l'ouvrage & la ſuite de l'engorgement & de l'inflammation des autres viſceres.

Les ſuccès de la pratique n'étoient pas moins oppoſés à ces prétendues lumieres de théorie, ayant conſtamment obſervé, pendant tout le cours de ma vie, que dans les fievres malignes épidémiques dont parloit M. Chirac, & dans toutes celles de la même nature, la ſaignée du pied, qu'il conſeilloit avant tout autre remede, n'a jamais écarté ces menaces d'inflammation dans le cerveau, ni diminué le délire, la phrénéſie & les autres accidens dont elles ſont accompagnées ; auſſi fondé ſur une expérience conſtante, je ne ceſſerai de répéter que la ſaignée eſt toujours dangereuſe, & très-ſouvent funeſte dans les fievres malignes.

Elle eſt d'une bien plus grande conſéquence encore dans le traitement de la Peſte, & cet habile Médecin, qui la recommandoit avec tant de confiance dans cette maladie, n'avoit pas la plus légere idée de ſon caractere, ni des véritables ſecours qui pouvoient convenir dans cette occaſion.

Toutes celles que j'ai vu employer, ont été funeſtes & mortelles; quelques malades y ont ſuccombé dans le temps même qu'on la faiſoit, & preſque tous, après l'eſpace d'une ou deux heures, quelqu'attention qu'on eût de leur donner des cordiaux pour les ranimer & pour les ſoutenir : ainſi je déclare hautement & proteſte, dans la plus exacte vérité, que la ſaignée, ſoit du bras ou du pied, a été toujours ſuivie des accidens les plus malheureux, & qu'elle eſt totalement contraire au caractere de cette maladie: j'en appelle au témoignage des Médecins de Marſeille, qui en avoient fait, dans le commencement du mal, une triſte expérience, & à celui des Médecins de Montpellier (1), qui, ayant voulu tenter ce ſecours, malgré les avis de ceux de

(1) Relation abrégée des accidens de la Peſte de Marſeille, par Mrs. Chicoyneau & Verny, imprimée le 10 Décembre 1720.

la Ville, reconnurent bientôt après le terrible danger de cette évacuation, & y renoncerent abſolument.

Il falloit être frappé d'aveuglement, pour vouloir employer dans la Peſte une reſſource qui épuiſe ſi ſubitement les forces, tandis que l'abattement & la foibleſſe y étoient toujours portés à leur comble, & que ce ſymptome ſenſible & évident, caractériſoit eſſentiellement cette maladie, & devoit par conſéquent éloigner toute idée de ce perfide ſecours.

Les vomitifs qu'on crut devoir ſubſtituer à la ſaignée, n'eurent pas un ſuccès plus favorable ; on vouloit ſe perſuader que les envies de vomir, dont les malades étoient tourmentés aux premieres approches du mal, dépendoient d'un amas de mauvais levains dans les premieres voies, & on prenoit ces accidens pour des indices aſſurés d'une ſurcharge d'humeurs ſuperflues & abondantes ; mais c'étoient de fauſſes indications, & une route trom-

peuſe qu'on ſuivoit. Les molécules du levain peſtilentiel répandues dans la maſſe du ſang, engagées dans les vaiſſeaux & les nerfs de l'eſtomac, y déterminoient cette vive irritation, & ce ſoulévement continuel qu'on imputoit, contre toute vraiſemblance, à une ſurcharge de ſucs putrides & corrompus, étoit une ſuite néceſſaire d'un déſordre général dans tous les viſceres; auſſi les émétiques, même les plus doux, ont-ils conſtamment avancé la deſtinée de tous les malades, en excitant, pendant leur action ou bientôt après, une chaleur extrême dans l'eſtomac, des hémorrhagies, des ſyncopes, le hoquet & des trémouſſemens convulſifs. Rivinus (1), célebre Médecin Allemand, qui avoit vu & traité la Peſte, avoit depuis long-temps prononcé la proſcription générale & abſolue des vomitifs.

---

(1) *Sunt qui admodum extollunt vomitoria, ſed per experientiam conſtat non convenire illis qui contagium inſpirarunt Rivinus de Peſte*, page 893.

Le danger & le mauvais ſuccès de ce remede ayant été ſi évidemment reconnus, & n'étant plus poſſible de l'employer, on ſe flatta du moins de retirer plus d'avantage des purgatifs, pour combattre & diminuer ces diarrhées énormes, ces cours de ventre coliquatifs, qu'on attribuoit toujours à de mauvais ſucs bouillonnant dans les entrailles ; mais la fauſſe application des évacuans les rendoit également périlleux & redoutables ; ces cours de ventre & ces diarrhées n'étoient que des expreſſions forcées des glandes de tout le canal inteſtinal, uniquement dépendantes d'une irritation preſque continuelle dans tous les vaiſſeaux, les plexus méſentérique, & dans toutes les fibres qui les compoſent ; de maniere que tous les purgatifs placés dans des circonſtances auſſi défavorables, ne pouvoient qu'augmenter le déſordre dans toute l'étendue de ce canal & dans les parties voiſines ; auſſi étoient-ils conſtamment accompagnés de

ſuperpurgations les plus douloureuſes, d'une chaleur ardente dans les entrailles, & d'un flux dyſentérique ou hémorrhagie qui épuiſoient bien promptement les malades.

Cette irritation des purgatifs portoit encore de nouveaux ravages dans tous les couloirs, en s'oppoſant à l'éruption des bubons, des parotides, des puſtules & des charbons, faiſant avorter ces criſes ſalutaires, lorſqu'elles commençoient à paroître, ou les arrêtant tout à coup, lorſqu'elles étoient un peu avancées; je n'ai obſervé dans les circonſtances de ces cours de ventre, quelque bon effet, que des minoratifs les plus doux, tels que le tamarin & la caſſe, ou des juleps abſorbans, avec quelques grains d'hypecacuana, ou de quelque priſe de diaſcordium en très-petite doſe. Le même Auteur déjà cité (1), condamne également tous les purgatifs.

---

(1) *Experientia ſufficienter demonſtravit, omni tempore,*

L'expérience a donc décidé que les ſecours généraux, tels que la ſaignée, les vomitifs, les purgatifs, avoient été toujours funeſtes dans le traitement de la Peſte : les plus ſpécieux raiſonnemens de ceux principalement qui n'ont vu ni traité cette maladie, ne pourront jamais détruire les faits démontrés par une obſervation conſtante, également ſoutenue; & la génération préſente, comme les futures (ſi elles ſont jamais expoſées à la malheureuſe révolution de cette maladie), doivent être en garde contre des ſecours auſſi dangereux & auſſi contraires au caractere de cette maladie.

---

nonmodo fortioſa purgantia in Peſte, ſed & mitiora, lenitiva, tàm in principio quàm in ſtatu & decremento fuiſſe peſſima.

CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

De l'uſage des cordiaux & des ſudorifiques dans le traitement de la Peſte.

LE préjugé général & l'opinion des hommes, ſont depuis long-temps décidés pour l'uſage des cordiaux & des ſudorifiques, dans toutes les fievres malignes, où ils ſuppoſent toujours un venin particulier, qui a porté la corruption dans nos humeurs, & qui ne peut être détruit que par des remedes capables d'arrêter le progrès de la malignité, & de la chaſſer au dehors.

Cette perſuaſion & cette confiance pour les cordiaux & les ſudorifiques, étoient bien plus profondément imprimées dans l'eſprit de tout le monde, pour le traitement & la curation de la Peſte; comme on reconnoiſſoit dans cette maladie, un venin ſupérieur à tous les autres, par la rapidité de ſes ravages, & par les acci-

dens les plus violens, on vouloit auſſi employer contre lui les antidotes les plus ſpécifiques, & les ſudorifiques les plus actifs ; c'eſt ainſi qu'on abuſe ſi fréquemment des reſſources que la nature nous indique, & que nous tournons contre elle-même les ſecours qu'elle nous préſente pour la défendre.

Le venin peſtilentiel attaquant tout à coup le principe de notre vie, & épuiſant ſubitement nos forces, il étoit conforme aux regles de la pratique naturelle, d'avoir recours à des remedes qui puſſent les ſoutenir : d'ailleurs la Peſte étant (comme je l'ai dit) une maladie à éruption, ou une fievre éruptive, les cordiaux paroiſſoient d'autant plus néceſſaires, qu'indépendamment de leur action à favoriſer les éruptions critiques & ſalutaires qu'on attendoit, ils ne pouvoient que diminuer le ſaiſiſſement & la conſternation dont tous les malades étoient frappés, en ranimant les oſcillations du ſyſtême vaſculaire & nerveux.

Mais ces cordiaux qui ſembloient devoir être ſi favorables pour remplir les vues qu'on ſe propoſoit dans le traitement de la Peſte, exigeoient les ménagemens les plus marqués & l'attention la plus réfléchie ; les plus ſimples & les plus légers méritoient toujours la préférence, & ne convenoient encore qu'aux malades dont le pouls étoit foible & déprimé, la face décolorée & un grand abattement de forces.

On a voulu encore ſubſtituer aux légers cordiaux ſi favorables dans cette cruelle maladie, les ſudorifiques les plus actifs, accrédités depuis long-temps, dans la fauſſe idée que tous les remedes doivent porter à la tranſpiration & à la ſueur, pour le ſuccès de cette maladie; mais je n'en ai obſervé que de très-mauvais effets dans tous les périodes du mal.

La dépuration du ſang n'eſt & ne ſera jamais notre ouvrage ; c'eſt celui de la nature, dont nous ne ſommes que les

foibles miniſtres, & ne devons dans toutes les maladies, qu'écouter ſes mouvemens & ſuivre ſa marche : & vous Médecins préſomptueux & ſyſtématiques, voulez la commander impérieuſement, & diriger ſa route dans le traitement de la maladie la plus terrible & la plus compliquée ; vous prétendez favoriſer & accélérer par ces remedes incendiaires, l'éruption des bubons, des charbons ou des puſtules, & vous oppoſez par ce ſecours violent & déplacé, de nouvelles digues, & multipliez les obſtacles à l'écoulement & aux iſſues du levain peſtilentiel.

La nature ne vous demande que la préparation des routes, la liberté des couloirs, le relâchement des vaiſſeaux, l'aiſance des ſecrétoires & excrétoires de la peau : délivrez-la de ces entraves qui gênent ſes mouvemens, & croiſent ſes opérations, vous la verrez bientôt vaincre & pouſſer au dehors l'ennemi qui l'accable

On ne pouvoit remplir cet important

objet, & ſi déciſif pour le ſuccès de la maladie, que par une boiſſon abondante, capable de jeter une détrempe générale dans la maſſe des humeurs, diminuer en même temps l'érétiſme du ſyſtême nerveux & vaſculaire, peut-être même affoiblir l'activité du venin, pour que la matiere morbifique ou le levain peſtilentiel, pût être changé & entraîné par ſes efforts dans les glandes extérieures & les ſecrétoires de la peau.

La néceſſité abſolue de la boiſſon, évidemment prouvée par l'expérience dans les maladies, l'eſt encore plus dans le traitement de la Peſte. J'ai vu & obſervé pendant le cours de celle de Marſeille, un grand nombre de malades qui avoient échappé au danger de cette cruelle maladie par cette ſeule reſſource, relative à l'état où ils pouvoient ſe trouver. Dans ceux qui avoient le pouls concentré, la ſimple tiſane (1) de ſcorſonere, avec quel-

(1) C'eſt peut-être le ſeul & unique remede pour la

ques feuilles de bourrache ou de fleurs de coquelico, la développoit promptement, ſur-tout ſi on avoit l'attention de la donner un peu dégourdie, & de faire couvrir, quoique modérément, les malades, ou de ſoutenir les premieres apparences d'une tranſpiration plus forte ou d'une plus légere ſueur, par quelques cuillerées d'une potion alexitere, préparée avec les eaux cordiales, la confection d'hyacinte, la thériaque ou le diaſcordium, ſi le cours de ventre & les irritations dans le bas-ventre, avoient pris le deſſus dès le commencement du mal.

On comprend aiſément que cette tiſane, quoique légérement diaphorétique, ne pouvoit convenir aux malades dont le pouls étoit vif, animé ; le viſage rouge,

---

combattre avec ſuccès, & on a conſtamment reconnu que la tranſpiration ou une légére ſueur, donnoit plus de repos & de ſoulagement aux malades, que toutes les autres reſſources qu'on vouloit employer.

enflammé, avec une ardeur brûlante dans les viſceres, avec des menaces de délire ou le délire même : on tenta d'abord, dans ces circonſtances, les boiſſons acidulées, les émulſions, la limonade, & bien d'autres rafraîchiſſans, avec l'eſprit de ſoufre, pour calmer la fougue du ſang, & tempérer la chaleur des parties internes; mais leur ſuccès ne répondit pas, à beaucoup près, à nos eſpérances; la ſeule décoction d'orge nitrée a mieux réuſſi que toutes les autres.

On voit évidemment par-là que la maladie la plus intraitable & la plus funeſte, qui brave ſi obſtinément toutes les reſſources humaines, & s'irrite conſtamment par le ſecours de la ſaignée, des vomitifs, des purgatifs, des ſudorifiques & des antiſeptiques les plus puiſſans, cede pourtant au remede le plus ſimple, & qu'une boiſſon abondante & convenable à l'état du malade, favoriſe plus promptement les éruptions, & conduit plus

heureuſement ces criſes ſalutaires qui dépurent la maſſe du ſang, & enlevent ce levain délétere des parties internes ; auſſi ſuis-je pleinement convaincu qu'on eût ſauvé à Marſeille & dans les autres Villes, plus de deux tiers des malades qui ont péri, ſi on avoit ſuivi cette methode ſimple & naturelle, en leur procurant d'ailleurs le ſervice & les ſecours ordinaires.

CHAPITRE TROISIEME.

Du traitement extérieur de la Peſte.

LE traitement extérieur, c'eſt-à-dire, celui des bubons, des charbons & autres tumeurs critiques ou ſymptomatiques, doit être auſſi ſimple que l'intérieur ; l'expérience & l'obſervation journaliere, démontroient que tous les évacuans & tous les remedes internes de quelqu'activité, étoient toujours funeſtes

ou

ou dangereux, & que ceux qu'on appliquoit extérieurement, portoient le même ravage & le même feu dans les tumeurs; ſi on vouloit faire uſage des fondans, des cauſtiques ou des maturatifs échauffans; les cataplaſmes adouciſſans & relâchans, tels que la mie de pain avec le lait, ou l'oignon de lys cuit ſous la cendre avec les plantes émolliantes, ou le pain avec l'huile dont ſe ſont ſervis pluſieurs malades qui ne pouvoient avoir autre choſe, ont mieux réuſſi, & conduit plus promptement les bubons à une ſuppuration, que tous les remedes externes, ſi recherchés & ſi vantés par les Auteurs.

Lorſque la matiere de ces tumeurs préſentoit les premieres apparences de ſuppuration, il falloit ſe hâter de les ouvrir avec la lancette, ſans attendre leur maturité, pour donner un prompt écoulement à cette matiere, & en attirer de plus en plus le renouvellement, par les remedes pourriſſans, comme le digeſtif

ſimple, l'onguent baſilic, celui d'althéa, ou le beaume d'arcéus, qui, avec l'emplâtre de diapalme, ou de diachylum, étoient toujours les plus efficaces.

On avoit voulu accréditer dans ce temps malheureux, l'extirpation par le fer de toutes ces glandes, ſoit aux aines, aux aiſſelles ou au col, & délivrer par-là tout à coup (diſoit-on) les malades de cette humeur infectée, qui produiſoit & entretenoit tous les accidens du mal; mais j'ai été pluſieurs fois témoin des accidens affreux que cette cruelle méthode avoit occaſionnés, comme les délires les plus violens, & les douleurs les plus vives, & ſouvent des hémorrhagies qui enlevoient les malades en très-peu de temps: cette opération ne pouvoit & ne devoit être tentée que dans le cas de gangrene ou de ſphacele de ces bubons, encore même lorſqu'on pouvoit y établir la ſuppuration; ces glandes, à demi-pourries, ſe détachoient en lambeaux, par ſon ſecours,

& ſortoient peu à peu avec les liquamens purulens, ſi on avoit l'attention de déterger & nettoyer la partie affectée avec l'eau d'orge, le miel roſat, le camphre où on ajoutoit quelque décoction vulnéraire d'abſynte ou de petite centaurée, ou bien d'ariſtoloche.

Les charbons qui ſe préſentoient quelquefois avec les bubons, n'étoient pourtant pas ſi fréquens que les premiers; mais ils ſe montroient auſſi en différentes parties, au nombre de deux, de trois & de quatre: quelques-uns s'annonçoient par une puſtule ou petite tumeur d'un rouge obſcur & foncé dans ſon milieu, qui noirciſſoit promptement, & ſe durciſſoit vers les bords, s'étendant fort rapidement ſur les parties voiſines; ils étoient ſouvent aſſez nombreux & accompagnés de rayons violets, livides & noirâtres; on en remarquoit d'autres en maniere de plaques éréſipellateuſes, bigarrées de diverſes couleurs de rouge, de livide & de noir:

ceux-ci, lorſqu'ils paroiſſoient au col ou à la poitrine, étoient tous mortels.

Le traitement des charbons peſtilentiels exigeoit néceſſairement une méthode plus prompte que les bubons, & la pierre à cautere ou les autres corroſifs qu'on avoit coutume d'employer très-inutilement pour détruire le charbon malin, réuſſiſſoient encore moins : on ſe contentoit de faire des ſcarifications à droite & à gauche, & ſurtout dans le milieu & aux bords, pour prévenir la gangrene ou ſon progrès ; j'ignorois entiérement, & je n'ai trouvé que bien des années après, la méthode aſſurée de guérir tous les charbons malins, que j'ai expoſée dans un Mémoire imprimé à Dijon en 1769, pourvu qu'ils ne ſoient point accompagnés de charbons internes, qui ont été dans tous les temps, & ſeront toujours ſupérieurs à toutes les reſſources humaines.

Je ne doute point que cette méthode n'eût mieux réuſſi pour le charbon peſti-

lentiel, dans le fond à peu près le même que le charbon malin, que celle qu'on mettoit en uſage pour combattre cette éruption de la Peſte.

Après avoir ſcarifié ces tumeurs, on y appliquoit des plumaceaux chargés d'un bon digeſtif, mettant par deſſus des cataplaſmes émolliens : quelques Médecins & Chirurgiens ſe ſervoient des ſpiritueux & des réſolutifs, après avoir pratiqué les ſcarifications; mais j'ai fréquemment obſervé que les cataplaſmes émolliens ou les emplâtres maturatifs, avançoient plus promptement la chûte de l'eſcarre, ou la ſuppuration, que toutes les décoctions ſpiritueuſes, les teintures animées, ou les eaux-de-vie camphrées, que quelques Médecins & Chirurgiens vouloient toujours employer dans cette occaſion, pour réſiſter plus efficacement à la pourriture & à la malignité qui en prenoient toujours un nouvel accroiſſement.

DERNIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des ſecours & des moyens qu'on doit prendre, lorſque la Peſte eſt déclarée, ou commence dans quelque Ville.

TOUT eſt à craindre, & tout eſt de la derniere importance dans une Ville où la Peſte commence à ſe manifeſter ; ſi on l'annonce publiquement, on répand tout à coup l'alarme & la terreur dans l'eſprit des Habitans, & dès ce moment tout ceſſe ; le commerce eſt interdit, même pour les néceſſités de la vie : un chacun eſt occupé de ſon propre ſalut, de ſa ſubſiſtance, & ne cherche qu'une retraite aſſurée.

Si on veut cacher ce terrible mal dans

ſa premiere invaſion, & prévenir la terreur générale & l'abandon ; les meſures & les précautions ſecretes qu'on eſt forcé de prendre pour le diſſimuler, nous trahiſſent toujours, & augmentent encore plus les inquiétudes & les clameurs du Peuple, qui groſſit ſans ceſſe les objets qu'il ne connoît pas, & qu'on s'efforce de déguiſer ; c'eſt ce qui arriva lors de la derniere Peſte de Montpellier en 1629 : l'empreſſement marqué qu'on eut à faire murer, pendant les ténébres de la nuit, la porte de l'Egliſe, & mettre des Gardes au Couvent des révérends Peres Capucins, où le mal commença par un Religieux, & ſe communiqua à un autre qui le ſervoit, excita une rumeur générale, & détermina tous les Habitans à préparer leur retraite, & à faire des barraques au dehors de la Ville pour s'y renfermer ; tout fut dès ce moment dans le déſordre & la confuſion, ſans qu'il fût poſſible de prendre les meſures convenables pour arrêter le

progrès de la contagion, & pourvoir à la ſubſiſtance des Citoyens.

L'artifice à vouloir diſſimuler le mal, & la confiance ou l'obſtination à le nier, ſont deux écueils également redoutables. Dans la premiere circonſtance, on peut ſuſpendre, pour quelques jours, l'alarme & la crainte du Peuple : mais ce perfide avantage n'eſt que momentané, & conduit encore néceſſairement à la communication ordinaire, & au développement du levain peſtilentiel dont on ne ſe défie pas. Dans la ſeconde, vous expoſez la Ville, la Province, & ſucceſſivement le Royaume, au danger certain de la maladie la plus funeſte, en répandant le germe contagieux qui ſe communique toujours de proche en proche.

On éprouva à Marſeille tous les malheurs réunis de ces deux fatales circonſtances. Le faux rapport de quelques Chirurgiens trompa d'abord les Magiſtrats, & leur donna des aſſurances qui les empêcherent

pêcherent de prendre des meſures convenables dans cette triſte occaſion. Le Peuple communiqua comme à l'ordinaire. Les Magiſtrats prévenus, s'attacherent ſi fort à calmer les premieres inquiétudes, qu'ils refuſerent même toute confiance à deux Médecins de la Ville, qui avoient ſenſiblement reconnu la Peſte chez pluſieurs Malades, de maniere que perſonne ne ſuſpendit ſon travail, & ne mit aucune interruption dans le commerce, juſqu'à ce que le nombre des morts & des malades augmenta au point de faire enlever pendant la nuit, & tranſporter les uns & les autres aux Infirmeries. On voulut encore cacher le mal, malgré ſon évidence & le commencement rapide de ſes ravages; mais il ne fut plus poſſible, quelques jours après, de prendre quelques meſures pour le ſecours de la Ville, ni de trouver aucun moyen pour arrêter le progrès de la contagion.

Si les Infirmeries avoient été exactement

gardées au moment que le Matelot, le Mouſſe du Capitaine Chataud, & les deux Portes-faix prépoſés à l'ouverture des ballots, ſuccomberent à la maladie, Marſeille étoit entiérement ſauvée; & ſi encore dans les premiers temps que la maladie s'introduiſit dans la Ville, on eût inveſti & barricadé la rue & le quartier où le mal s'étoit manifeſté, comme on le fit à Taraſcon, peut-être cette prudence auroit-elle été ſuivie du même & heureux ſuccès que dans cette derniere Ville, dont tout le reſte fut préſervé par ce ſage moyen employé à propos.

Enfin, ſi après avoir négligé ces deux eſſentielles reſſources, on eût ſur-le-champ bloqué Marſeille, ce qu'on pouvoit faire très-aiſément avec mille ou douze cents hommes, cette Ville étant couverte du côté de la mer, par deux Citadelles, la Peſte n'auroit certainement pas été portée dans les différentes Villes de Provence qui en ont été déſolées, ni peut-être dans le

Gévaudan & une partie du Bas-Languedoc.

Il a fallu enſuite, par le défaut de ces précautions ſi importantes pour préſerver le reſte de cette Province, & empêcher la communication dans le Haut-Languedoc, le Rouſſillon & le Rouergue, employer vingt-trois bataillons de Troupes réglées, & ſept mille Payſans armés pour défendre les paſſages, & empêcher toute communication avec ces Provinces limitrophes.

On ne ſauroit aſſez inſiſter ſur les moyens les plus efficaces pour arrêter le mal dans ſon premier principe (car le moindre retardement y met ſouvent des obſtacles inſurmontables), & préſenter les ſecours abſolument indiſpenſables que tous les Souverains doivent ordonner pour le ſalut des Peuples qui leur ſont confiés.

Premiérement, lorſque la Peſte ſe manifeſte dans quelque Ville, que les Magiſtrats ou les Commandans en ſont aſſu-

rés par le rapport des Médecins & des Chirurgiens expérimentés, car tous ne la connoiſſent pas d'abord, ou entrent dans des diſcuſſions contentieuſes ſur ſa réalité, comme on l'éprouva dans la derniere Peſte de Montpellier en 1629, & dans celle de Marſeille en 1720; il faut de toute néceſſité que le Gouvernement ordonne ſur-le-champ le blocus de la Ville, par des Troupes commandées par des Officiers ſages & vigilans, en laiſſant pourtant dans le cordon qui ſera formé, une lieue quarrée ou environ, aux Habitans, pour y recueillir ce qui peut s'y trouver pour leur ſubſiſtance, & profitant en même temps des rivieres, s'il y en a, pour défendre plus aiſément les paſſages, & diminuer par-là l'étendue des lignes.

On doit en même temps faire publier dans la Ville bloquée, une défenſe ſous peine de la vie, à qui que ce ſoit, de tenter l'évaſion clandeſtine & furtive à travers les poſtes, ou les différens inter-

valles des lignes, comme auſſi à toutes les Troupes qui les forment, d'avancer vingt pas au-delà des lignes, ſous la même peine, ſans qu'aucune conſidération, dignité, privilege ou caractere, puiſſent ſauver les tranſgreſſeurs de cette défenſe: cet article eſt d'autant plus important, que j'ai vu par moi-même, lors de notre ſeconde quarantaine en Languedoc, ſur les bords de la mer, au Grau-Depalavas, que les ſoldats du détachement dont nous étions environnés pour empêcher toute communication avec nos familles, où nos amis de Montpellier venoient tous les ſoirs, dans les ténebres de la nuit, manger & boire avec nos Domeſtiques.

Secondement, dans le même temps que les lignes ſont établies & le cordon formé, il faut placer une ou deux barrieres à des diſtances convenables, pour que les Payſans des Villages voiſins ou les Habitans des Villes qui n'en ſont pas éloignées, puiſſent envoyer ou porter les

vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance de la Ville bloquée, ou ce qui pourroit lui être d'ailleurs néceſſaire pour le ſervice : on craint tout dans le temps de la Peſte; mais les Payſans, les Pourvoyeurs & les Entrepreneurs, raſſurés contre toute eſpece de communication, par le moyen des Troupes & des barrieres, attirés d'ailleurs par le gain, portent abondamment toutes leurs denrées à l'entrepôt des barrieres, pour les vendre plus cher ; mais les Officiers qui commandent dans les lignes, & les Commiſſaires des barrieres, doivent en modifier le prix ſelon leur prudence, & relativement à celui qui eſt déjà fixé dans les endroits d'où on tranſporte les denrées, avec un bénéfice raiſonnable: cet objet, qui mérite une conſidération particuliere, par rapport au bled, manquant preſque toujours & pour le moment, ou dans la continuation du blocus de la Ville, doit y être tranſporté en farine, pour prévenir le retardement de

la mouture ; le travail des gens qui y ſeroient employés, & un prompt ſoulagement des Particuliers, des Pauvres & des Maiſons publiques, ce qui ne fut pas malheureuſement pratiqué à Marſeille, lors de l'établiſſement des lignes & des barrieres.

Troiſiémement, toutes les sûretés & les précautions poſſibles étant priſes au dehors, tant pour prévenir toute eſpece de communication avec les Villages ou les Villes voiſines, que pour faire paſſer en même temps tous les ſecours néceſſaires dans la Ville où la Peſte s'eſt manifeſtée, & y entretenir une ſubſiſtance aſſurée : c'eſt à la ſageſſe du Gouvernement, de confier à des perſonnes prudentes & éclairées, à des Magiſtrats actifs & vigilans, l'adminiſtration publique, d'ordonner & faire exécuter les meſures ſuivantes, abſolument indiſpenſables dans cette triſte occaſion.

1°. S'il n'y a pas de Troupes dans la Ville, ou qu'on ne puiſſe y en envoyer

ſans retardement, il faut y ſuppléer abſolument par une Milice bourgeoiſe, capable de contenir le Peuple, ſans l'autorité exécutrice, le déſordre & la confuſion redoublent d'un jour à l'autre, & on ne peut pour-lors remédier aux nouveaux ravages de la maladie, & aux ſuites funeſtes quils ne manquent jamais d'entraîner : tout le monde ſe retire & s'enferme ; on propoſe des moyens inutiles, impoſſibles dans l'exécution, tandis qu'il ſe révolte contre ceux que les Magiſtrats jugent les plus convenables & les plus néceſſaires. C'eſt une Anarchie tumultueuſe de mouvemens, d'opinions & de conſeils, qui n'aboutiſſent à rien, & qui conduiſent rapidement tous les Habitans au précipice général ; ainſi il faut de toute néceſſité, pour arrêter les attroupemens, les ſéditions de la populace toujours intraitable, & de plus en plus égarée à la vue du danger, comme auſſi les murmures ſourds des particuliers qui l'agitent & l'enflamment :

l'enflamment : que les Magiſtrats aient la force en main pour faire exécuter ſans délai & ſans oppoſition, tout ce qui peut contribuer au ſalut de la Ville & à la conſervation des Citoyens. Dans cette vue, il eſt très-intéreſſant, pour établir l'ordre, d'occuper le Peuple & les Artiſans, qui, privés tout à coup d'un travail & d'un gain journalier, tombent naturellement dans l'ennui, la triſteſſe & le découragement, qui les rendent encore plus ſuſceptibles des impreſſions du levain contagieux; il eſt, dis-je, très-eſſentiel de les employer à nettoyer les rues, à creuſer des foſſes, à porter journellement les vivres, le bois & l'eau, aux Infirmeries; comme auſſi les femmes du même Peuple, à faire de grands cuviers de leſſive, pour y jeter les draps, les chemiſes qui ont déjà ſervi aux malades, & qui doivent être lavés pour un nouveau ſervice.

2°. Les Infirmeries ou les Hôpitaux doivent être préparés dès la premiere

certitude qu'on a de la maladie, & il faut qu'il y en ait au moins deux placés aux extrémités de la Ville ; l'un deſtiné pour les riches ou gens aiſés ; l'autre pour les pauvres & les artiſans : ſi les Hôpitaux avoient été établis à Marſeille, dans le commencement de la Peſte, on auroit ſauvé près de la moitié des malades qui ont péri dans les rues, de miſere & par les injures du temps ; car on a conſtamment obſervé, & reconnu d'une maniere évidente, que la tranſpiration, une légere ſueur & une boiſſon convenable, donnoient plus de repos & de ſoulagement aux malades, que tous les remedes qu'on pouvoit leur adminiſtrer ; ainſi on ne peut ſe refuſer à une néceſſité abſolue de tranſporter les malades aux Hôpitaux.

Bien des perſonnes reſpectables par leurs lumieres, furent d'avis, lors de la Peſte de Marſeille, de laiſſer les malades dans leurs maiſons, & déciderent qu'il y auroit une cruauté & une inhumanité ré-

voltante, à enlever les peres & les meres ou les enfans qui pouvoient être attaqués de la maladie, pour les tranſporter aux Hôpitaux & aux Infirmeries ; mais ces ſpéculateurs tranquilles & fort éloignés du théatre de l'horreur & du ravage, & ne connoiſſant la Peſte que de nom, ne ſavoient pas ſans doute qu'en laiſſant un malade dans ſa maiſon, ils expoſoient, non-ſeulement toute ſa famille avec tous ſes Domeſtiques, au danger évident de la maladie, & au développement ſucceſſif de la contagion, mais encore à périr de faim & de miſere; car comment ſecourir mille ou douze cents perſonnes ſurpriſes journellement de la Peſte, dans des maiſons différentes, & dans des quartiers éloignés, tandis qu'elles ne peuvent ſe procurer, au prix de l'or & de l'argent, les plus foibles reſſources pour leur ſubſiſtance, les beſoins les plus preſſans, moins encore tout ſervice dans leur maladie?

On a encore plus fauſſement prétendu que pour ne pas effrayer le Peuple, on ne devoit rien changer dans l'adminiſtration publique, dans l'ordre de la Juſtice, des Tribunaux, & dans la continuation du Service divin; mais on n'a que trop malheureuſement éprouvé à Marſeille les terribles ſuites de cette communication, qui redouble toujours la violence du mal, & augmente conſtamment le nombre de ſes victimes. Ainſi, Commandans & Magiſtrats prépoſés par l'autorité du Souverain, pour arrêter le cours du mal, & diminuer ſes ravages par tous les moyens poſſibles, ne vous laiſſez point toucher par une fauſſe pitié & une funeſte condeſcendance, à laiſſer les malades chez eux; & vous, Miniſtres du Seigneur, loin de murmurer & vous plaindre de l'abandon général de vos Temples, & du profond ſilence de vos Autels, vous devez au contraire élever votre voix contre toute eſpece de communication des ſains avec les peſti-

férés; & dans l'exercice même de la fervente charité qui vous conduit avec tant de réſignation auprès des malades & des mourans, ne leur donner qu'avec précaution les preuves de votre zele, & les douceurs de vos conſolations.

J'ai vu, & tout Marſeille a également vu comme moi, le renouvellement ſubit de la maladie, dans le temps de ſa rémiſſion ſenſible & manifeſte, à la fin du mois d'Octobre (comme je l'ai déjà dit au chapitre de ſes différens périodes), par la communication preſque générale, & le concours de tout le Peuple au Cours de la Ville (1), au milieu duquel le digne Prélat avoit fait dreſſer un Autel, & où il ſe rendit pour y célébrer la Meſſe le jour de la Touſſaint, pieds nuds, la torche à la main, précédé de ſon Clergé. Le nombre des malades, réduit à ſept

(1) Promenade & place publique fort étendue & fort belle, à l'entrée de la Ville de Marſeille.

ou huit dans la ſemaine précédente, augmenta ſi fort dans la ſuivante, qu'il y en eut de nouveaux tous les jours dans tous les quartiers, & ſur-tout à celui de St. Ferréol, qui avoit été le plus épargné pendant toute la violence du mal ; de maniere que la néceſſité de tranſporter les malades aux Infirmeries, & d'éviter toute communication, eſt de plus en plus démontrée par l'expérience, pour arrêter la propagation du mal.

3°. Près de l'Hôpital ou des Infirmeries, on doit néceſſairement avoir une maiſon pour les convaleſcens, dont la ſituation ſoit agréable, & l'air ſalubre, pour que les malades puiſſent s'y rétablir plus promptement, ſans pouvoir communiquer avec ceux qui ſont infectés ; on choiſit pour cela quelque Couvent d'hommes ou de filles, & s'il ne s'en trouve pas dans cet emplacement, on prend une ou deux maiſons des particuliers, les plus convenables & les plus ſpatieuſes pour remplir

cet objet : le bien public doit toujours prévaloir ſur toutes les conſidérations ou les égards.

4°. Les Hôpitaux ou Infirmeries, avec la maiſon des convaleſcens, étant préparés dès la premiere certitude qu'on a du mal, ou du moins devant l'être bientôt après, pour y faire tranſporter les malades, & prévenir le progrès de la contagion, il s'agit d'y établir des Médecins qui exercent leur profeſſion dans la Ville; tous ſont ou doivent être toujours diſpoſés par les motifs de l'honneur, de la charité & de la Religion, à ce ſacrifice pour le ſervice de leurs Concitoyens; mais ſi quelqu'un, par crainte ou par répugnance, abandonnoit lâchement ſa patrie, il ne doit plus en trouver dans aucune partie du Royaume, du moins pour l'exercice de ſa profeſſion : on a vu en 1720, un de nos grands Médecins, réſidant pour-lors à Montpellier, ſi frappé de l'idée de la Peſte & de la contagion,

ſur laquelle il a ſavamment travaillé, que dans la crainte de recevoir des ordres pour aller en Provence, il ſe fit aſſurer & arrêter d'avance par le Parlement de Toulouſe, pour le ſervice de cette Capitale, dans le cas que la Peſte s'étendît vers le Haut-Languedoc, & par cette adroite manœuvre, éluda toute apparance de contrainte, & cacha en même temps ſa foibleſſe & ſes terreurs.

On nommera deux Médecins pour chaque Hôpital ou Infirmerie, à qui il ſera enjoint de ne pas quitter l'endroit de leur ſervice, & d'entrer dans la Ville, ſous quelque prétexte que ce ſoit, leur procurant d'ailleurs un logement convenable près l'Hôpital, avec toutes les aiſances, les commodités de la vie, & une récompenſe proportionnée au danger de leur ſervice.

Les autres Médecins deſtinés pour celui de la Ville, doivent avoir chacun un quartier à viſiter, ou pluſieurs, ſelon l'étendue

due de la Ville & le nombre des Habitans, & rendre compte journellement, le matin & le ſoir, des malades qui peuvent avoir été ſurpris du mal, pour qu'on les tranſporte ſur-le-champ à l'Hôpital : ces Médecins pourront entretenir leur commerce ordinaire dans la Ville, parce que ne reſtant pas long-temps auprès des malades, ni dans leurs chambres, & n'étant queſtion que de déterminer s'ils ſont réellement attaqués de la maladie peſtilentielle, leur prompte expoſition au grand air, diſſipe ou diminue conſidérablement le danger de leurs approches.

Indépendamment des Médecins déſignés pour les différens quartiers de la Ville, les Magiſtrats doivent en choiſir un ou deux des plus expérimentés pour le conſeil ſur tout ce qui peut regarder leur miniſtere ; car les beſoins, les embarras & les inconveniens ſe multiplient d'un jour à l'autre dans une Ville attaquée de Peſte ; de maniere que les projets du matin ne

peuvent s'exécuter le ſoir, par la maladie ou la mort de ceux qui devoient concourir à l'exécution des ordres néceſſaires. C'eſt dans cette vue qu'il faut avoir un ou deux Médecins ſurnuméraires pour remplacer ceux que la mort peut enlever ou dans les Infirmeries, ou dans la Ville.

5°. On ne peut ſe diſpenſer d'avoir pareillement aux Infirmeries ou à l'Hôpital, deux Chirurgiens-Majors, avec un nombre ſuffiſant de Garçons Chirurgiens pour le panſement des malades, comme auſſi un Maître Apothicaire, avec deux ou trois Aides, pour la préparation des remedes, & la compoſition des onguens & des emplâtres : leur deſtinée pour l'entrée dans la Ville, doit être pareille à celle des Médecins des Infirmeries ou des Hôpitaux, puiſqu'ils habitent le même ſéjour où eſt le centre de la contagion; ainſi tous doivent être conſignés aux portes, ſans pouvoir commercer avec le reſte des Citoyens.

6°. Enfin, lorſqu'on tranſportera les malades de la Ville à l'Hôpital, il faut faire emporter leurs matelats, leurs draps, mais brûler les paillaſſes & autres hardes qui ont ſervi à leur uſage, du moment qu'ils ont été attaqués du mal, comme auſſi parfumer la maiſon ou la chambre, de la maniere qui ſera indiquée dans le chapitre ſuivant. Ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires, qu'elles éloignent de plus en plus le danger de la contagion, & ſont moins onéreuſes pour les Infirmeries ou les Hôpitaux, qui, dans le temps du ravage de la maladie, ne ſauroient avoir des lits ſuffiſans pour les malades, comme on l'a malheureuſement éprouvé à Marſeille, où pluſieurs qui pouvoient s'y traîner, étoient ſouvent couchés ſur la dure, avec un peu de paille pour ſoutenir la tête, encore même leur manquoit-elle le plus ſouvent.

CHAPITRE SECOND.

De la déſinfection des perſonnes, des maiſons, & des étoffes ou marchandiſes.

TOUT l'Etat étoit intéreſſé à trouver les ſecours les plus prompts & les plus efficaces pour arrêter le progrès d'un mal qui menaçoit tout le Royaume, & y avoit déjà répandu les plus cruelles alarmes.

La crainte de la continuation des ravages, quoique ſenſiblement diminués, ou du renouvellement de cette maladie, lorſqu'elle eſt calmée, a fait imaginer tous les moyens poſſibles pour détruire tout ſoupçon du levain peſtilentiel, dont les perſonnes pouvoient être attaquées ſans le ſavoir, & celui qui devoit être naturellement attaché aux murs des appartemens, des chambres des malades, ou

cantonné dans les meubles, les hardes & les marchandiſes.

On a propoſé pour cet effet, & mis en uſage dans tous les temps des Peſtes anciennes, & principalement dans la derniere de Marſeille, des parfums de toute eſpece & de differente nature, avec une accumulation bizarre de drogues fortes ou ſuaves, cauſtiques ou douces, pour la déſinfection des perſonnes; de maniere qu'indépendamment de la quarantaine à laquelle tous les malades étoient aſſujettis avec ceux qui les avoient ſervis, ou communiqué avec eux, il falloit eſſuyer, en la commençant & après l'avoir finie, des parfums deſtinés à détruire totalement les atomes & les corpuſcules peſtilentiels qu'on ſoupçonnoit être dans le corps, ou nichés dans les pores de leurs vêtemens.

La plus grande partie de ces parfums envoyés à Marſeille, de différentes parties du Royaume & des Provinces étrangeres, a été fort inutile, très-diſpendieuſe, ſou-

vent dangereuſe, & quelquefois funeſte ; quelques perſonnes y ont péri par la ſuffocation & une toux convulſive, & deux hommes à Lyon ſuccomberent à la force & à la violence des parfums qu'on leur fit eſſuyer.

Ces précautions ſont très-ſages, lorſqu'elles ne ſont pas outrées. L'établiſſement des quarantaines a des avantages prouvés par l'expérience, lorſqu'elles ſont conduites avec prudence, & l'uſage des parfums pour les habits, les maiſons, les meubles & les marchandiſes, doit être regardé comme abſolument néceſſaire, lorſqu'ils ſont compoſés, du moins pour les perſonnes, de drogues incapables de produire aucun mauvais effet, ou d'occaſionner quelque révolution fâcheuſe dans nos corps ; mais les hommes peuvent-ils s'en tenir à un juſte milieu, ſur des objets qui paroiſſent intéreſſer leur vie, & ne pas être entraînés par des préjugés que la crainte & la terreur multiplient & groſſiſſent ſans ceſſe ?

La fâcheuſe expérience que nous en fîmes, & pour les parfums, & pour la quarantaine, m'engage à expoſer ici le danger des parfums qu'on a coutume d'employer, & l'inutilité minutieuſe de l'aſſujettiſſement des quarantaines fixées à quarante jours, ou, ce qui eſt bien plus fatiguant encore, à les doubler ſans aucune cauſe manifeſte.

Après avoir demandé, lors de la ceſſation de la Peſte, à Monſeigneur le Régent, & à ſon premier Miniſtre, M. le Cardinal Dubois, la permiſſion de retourner dans notre Patrie, qui ne nous fut accordée que par les plus preſſantes ſollicitations, ſon Alteſſe royale donna des ordres pour la Provence & pour le Languedoc, qui nous furent communiqués par M. Leblanc, Miniſtre de la Guerre, avec les conditions ſuivantes.

Premiérement, que nous ferions le voyage par mer, pour ne pas effrayer les Peuples dans notre paſſage, & une pre-

miere quarantaine de vingt jours dans un port de Provence (ce fut à la Ciotat), où on nous fit débarquer dans une maiſon religieuſe, dont on avoit fait ſortir tout le monde, & qui fut dans l'inſtant environnée de Gardes, quoiqu'à une diſtance d'un quart de lieue de la Ville & du port.

Nous eſſuyâmes, en entrant dans ce Monaſtere, un parfum préparé dans la Chapelle, ſi violent, que Mrs. Verny & Deidier, un Chirurgien de Montpellier qui étoit avec nous, & deux Domeſtiques, furent ſurpris, un moment après, d'une ſuffocation ſi terrible, qu'ils auroient péri dans quelques minutes, ſi, par des cris redoublés & un vacarme extraordinaire que nous fîmes aux portes, le Commiſſaire & les Gardes ne les euſſent promptement ouvertes; ils en furent très-incommodés pendant pluſieurs jours, malgré tous les ſecours que nous leur donnâmes.

Secondement,

Secondement, les vingt jours de cette quarantaine finis & révolus, le même bâtiment qui avoit toujours mouillé au large, & ne s'étoit pas même approché de la Ville & du port, nous conduisit sur les côtes du Languedoc, où la cérémonie de notre prétendue désinfection devoit être bien plus rigoureuse & plus accablante.

Mrs. les Intendans de la santé de la Ville de Montpellier, munis des ordres de la Cour, & de ceux de M. de Roquelaure, Commandant en Languedoc, accompagnés d'un détachement de Soldats avec un Officier, nous ordonnerent, après le débarquement sur les bords de la mer, de quitter nos habits, & de nous y jeter, pour nous laver sans doute d'une partie des impuretés pestilentielles; tous nos habits furent brûlés, & on nous donna ceux qu'un chacun avoit fait venir de la Ville; après les premiers complimens de la part de ces Messieurs & de nos parens & amis,

qui ne nous furent adreſſés qu'à la diſtance de trente pas, on nous indiqua cinq cabanes de Pêcheurs, faites avec le chaume & la paille, où deux perſonnes pouvoient à peine coucher, deſtinées pour notre quarantaine.

Troiſiémement, ce ſéjour étoit d'autant plus inſupportable & cruel, que nous étions brûlés toute la journée par la plus vive ardeur du ſoleil, & continuellement dévorés, le jour & la nuit, par des moucherons, plus inquiétans & plus acharnés encore que les moſquites des contrées de la Zone torride; nous étions environnés des eaux de la mer, de celles d'un étang immenſe & d'un ſable brûlant, ſur lequel il ne nous étoit pas même permis de nous promener, les ſentinelles nous empêchant d'avancer au-delà de cent pas, étant d'ailleurs forcés à l'appel, matin & ſoir, par le Commandant du détachement, pour reconnoître par lui-même, ſi nous étions tous en bonne ſanté.

Si, par malheur (ce qui pouvoit arriver fort naturellement dans une habitation de cette eſpece), quélqu'un parmi nous, ou de nos Domeſtiques, eût été attaqué d'une fievre ordinaire ou d'une fievre intermittente preſqu'inévitable dans un endroit auſſi marécageux, euſſions-nous été preſque à la fin de notre quarantaine, nous étions condamnés à la recommencer : les ordres du Commandant de la Province, & les diſpoſitions des Intendans de la ſanté, nous furent bien connus par un accident imprévu que nous eſſuyâmes le trente-huitieme jour de notre quarantaine ; à huit heures du ſoir, le feu prit à une de nos cabanes, par l'imprudence d'un Chirurgien, nommé Galabert, & dont l'embraſement ſe communiqua avec tant de violence aux quatre autres, que toutes furent conſumées par les flammes, dans un quart d'heure, malgré le ſecours du détachement, & celui de l'eau qui ne nous manquoit pas.

On envoya ſur-le-champ des exprès au Commandant & aux Intendans de la ſanté, pour leur faire part de cet accident, & les ſupplier de nous accorder la derniere journée de notre captivité ; mais il n'y eut pas moyen d'obtenir cette grace, & ce ne fut que le ſurlendemain que ces Meſſieurs, après avoir fait brûler une ſeconde fois nos habits, nous ramenerent dans la Ville en triomphe, que nous avions acheté aux dépens de tant de fatigues & de dangers.

L'uſuge des parfums pour les perſonnes, compoſés de drogues & des ingrédiens actifs & violens, tels que le ſoufre, l'aſſa-fœtida, le réalgar, l'antimoine & autres de cette eſpece, doivent être abſolument proſcrits, parce qu'ils ſont très-dangereux, & qu'ils affectent vivement les vaiſſeaux tracheaux, pulmonaires & le tiſſu du poumon ; ceux qui ſont préparés avec des drogues ſuaves & douces, telles que la noix muſcade, le benjoin, l'angélique,

le cardamomum, ſont entiérement inutiles & fort diſpendieux : on ne peut imaginer, moins encore ſe perſuader, que des vapeurs extérieures & des exhalaiſons artificielles, puiſſent détruire le levain peſtilentiel qu'une perſonne porte intérieurement ; elles ne ſauroient même calmer le plus léger accident de la Peſte, ni affoiblir la violence d'aucun ſymptome de cette maladie ; comment donc ſeroient-elles capables d'anéantir le germe qui réſide dans notre corps, & par quelle vertu particuliere arrêteroient-elles ſon développement, & le chaſſeroient au dehors, ſans aucun effet ſenſible & manifeſte ? Ainſi les parfums pour les perſonnes ſont de la derniere inutilité, & n'ont été dans tous les temps employés que pour flatter les préjugés, & ſatisfaire la crainte & la terreur des hommes.

Il n'en eſt pas de même pour les habits, les meubles & les marchandiſes, qui peuvent renfermer dans leur ſurface

& dans leur tiſſu, des corpuſcules & des atomes du levain peſtilentiel, qui s'y tiennent attachés pendant long-temps, & qu'il faut néceſſairement détruire pour prévenir leur développement & leur action.

C'eſt à la faveur des parfums, & ſur-tout de l'expoſition au grand air, qu'on peut être aſſuré de réuſſir à la déſinfection des meubles, des marchandiſes, des maiſons : on en avoit adreſſé à Marſeille, de différens endroits de l'Europe, & la Cour avoit eu l'attention d'en envoyer, tant pour la déſinfection que pour des préſervatifs contre la Peſte, comme on on le verra par la copie de la lettre de M. Leblanc, Miniſtre de la Guerre ; mais je me contenterai de rapporter ceux qui ont été mis en uſage dans cette Ville & dans toute la Provence.

Préparation & doſe du parfum employé à Marſeille, pour la déſinfection des maiſons, chambres, meubles & marchandiſes.

Pour faire un quintal de parfum, on prendra du ſoufre commun, & de poudre à canon, de chacun quinze livres ; de poix réſine & de poix noire, de chacune ſept livres ; d'arſenic blanc, d'orpiment, de cinabre, d'antimoine & de réalgar, de chacun demi-livre ; de graines de lierre & de genievre, de chacune quatorze livres.

On fera torréfier les graines, & on mettra le tout en poudre, bien mêlé enſemble ; on prendra, pour faire la baſe du parfum, vingt-cinq livres de ſon torréfié, dans lequel on incorporera les drogues pulvériſées, avec la précaution eſſentielle pour celui qui les remuera avec une ſpatule aſſez longue, d'être maſqué, ou d'avoir une glace ſur le viſage, de façon

à ne pouvoir reſpirer aucune pouſſiere de l'apprêt de ces poudres.

Avant de mettre le parfum dans la chambre, on fermera exactement toutes les fenêtres, on bouchera les tuyaux des cheminées, & généralement toutes les ouvertures par où le vent ou l'air pourroit pénétrer, faiſant ouvrir les garde-robes cabinets, coffres, & laiſſant les meubles dans leur premiere ſituation.

On mettra enſuite une botte de foin, du poids de quatre livres ou environ, au milieu de la chambre, ſur laquelle on répandra la maſſe du parfum, après quoi on y mettra le feu, en ſe retirant promptement.

Vingt-quatre heures après, on pourra ouvrir les fenêtres & les ouvertures qui avoient été bouchées, & laiſſer aérer ladite chambre pendant trois jours, avant de l'habiter.

Pour les perſonnes, on employera pour la compoſition du parfum, la même doſe du

du ſoufre, de la poudre à canon, de la poix réſine, des graines de lierre & de genievre & du ſon, en ſupprimant tous les arſenicaux, l'antimoine, & diminuant même d'un tiers la quantité des autres drogues ci-deſſus rapportées; ce qu'on n'a pas toujours fait.

Copie de la Lettre de M. Leblanc, Miniſtre de la Guerre, à M. de Langeron, Commandant à Marſeille, du 9 Septembre 1720.

« Vous trouverez ci-joint, Monſieur, » trois recettes que vous voudrez bien » communiquer à M^rs. les Médecins de » Montpellier, dont l'efficacité a été re- » connue à Prague, dans le temps que » la Peſte y étoit; l'une contient un pré- » ſervatif pour ceux qui ſont encore en » ſanté; l'autre, un remede pour ceux » qui ſont attaqués du mal, & la troi- » ſieme, un parfum pour empêcher la » communication de la maladie : on m'a

» assuré que les expériences en avoient » été si sensibles, que j'ai cru devoir vous » les envoyer. On ne peut être plus parfai- » tement que je suis, Monsieur, votre » très-humble & très-obéissant serviteur.

» *Signé*, LEBLANC ».

Parfum prétendu infaillible contre l'infection de la Peste.

Prenez de graine de genievre, quatre poignées; de la rue, de la racine d'énula-campana & d'écorce intérieure du bouleau, de chacune deux poignées; du savinier, trois poignées; corne de bouc rapée, & autant de celle de cheval, de chacune deux poignées; feuilles de chêne, huit livres; myrrhe rouge, deux livres.

Il faut couper & mêler le tout ensemble, & en mettre une portion sur un brasier, au milieu de la chambre, où on mettra les personnes qu'on veut désinfecter.

Ce parfum, pour la désinfection des

perſonnes, eſt aſſurément plus convenable, & mérite la préférence ſur celui qui étoit employé à Marſeille, puiſqu'il ne peut offenſer la poitrine ou les autres organes du corps; auſſi eſt-il bien inférieur, en vertu & en efficacité, à celui qui a été mis en uſage pour la déſinfection des maiſons & des meubles; mais tous les parfums connus & employés juſqu'ici, & toutes les fumigations, de quelque nature qu'elles puiſſent être, ne ſauroient être comparés en aucune maniere à celui que M. de Morveau, Avocat Général au Parlement de Bourgogne, a découvert depuis peu; ce digne Magiſtrat, auſſi recommandable par ſes lumieres dans le Barreau, que diſtingué dans le monde littéraire, par celles d'une chymie tranſcendante qu'il a ſi heureuſement appliquée au progrès des Arts, à l'utilité publique, & à la conſervation des hommes, a trouvé par des recherches & des expériences multipliées, le purifiant le

plus actif, le destructeur le plus puissant de toutes les parties putrides & corrompues, & l'agent le plus spécifique pour pénétrer les porosités les plus déliées des murs, des appartemens, des maisons, des Eglises, des caveaux, & d'y détruire la plus horrible infection, & les parties les plus fétides & corrompues qui peuvent s'y être ramassées.

Voici le procédé de cette intéressante opération, tel qu'il l'a communiqué au Public, & dont il a déjà fait des expériences réitérées, principalement à l'Eglise de St. Médard à Dijon.

Je fis mettre six livres de sel marin non décrépité, & même un peu humide, dans une de ces grandes cloches de verre, dont on se sert dans les jardins ; cette cloche fut placée sur un bain de cendres froides, dans une chaudiere de fer fondu ; on plaça la chaudiere sur un grand réchaut qui avoit été précédemment rempli de charbons allumés ; je versai sur-le-champ

dans la cloche deux livres de l'acide connu ſous le nom impropre d'huile de vitriol, & je m'écartai : je ne fus pas à quatre pas du réchaut, que la colonne de vapeurs touchoit déjà la voûte du collatéral ; tout le monde ſortit précipitamment, & les portes furent fermées juſqu'au lendemain, où tous ceux qui entrerent dans l'Egliſe, ne reconnurent aucun ſoupçon d'odeur quelconque.

On peut & on doit réduire ces quantités marquées, ſuivant la grandeur des appartemens, en obſervant toujours les proportions de trois parties de ſel neutre, pour une partie d'acide ; ainſi trois onces d'acide vitriolique & neuf onces de ſel marin, peuvent ſuffire pour toute chambre de grandeur ordinaire.

L'opération ſe feroit, du moins en grande partie, ſans feu, ſi on employoit le ſel décrépité ; mais pour peu que les doſes fuſſent conſidérables, il y auroit tout à craindre que celui qui en feroit le mê-

lange, n'eût pas le temps de ſe retirer, & ne fût ſuffoqué ſur-le-champ par l'activité des vapeurs acides; voilà pourquoi M. de Morveau s'étoit ſervi du ſel non décrépité & même un peu humide.

Ce nouveau moyen de purifier l'air des miaſmes cadavéreux, des vapeurs corrompues, & des émanations infectes, eſt d'autant plus avantageux, que ſon efficacité eſt démontrée par toutes les expériences faites avec le même ſuccès, que ſon procéde eſt très-peu diſpendieux, & qu'il eſt à la portée de tout le monde.

On ne peut mettre en uſage ce parfum que pour remplir l'important objet de la déſinfection des maiſons, des meubles, des Egliſes & des caveaux; il ſeroit funeſte & mortel pour les hommes qui s'y trouveroient expoſés; la plus grande partie des marchandiſes ne pourroit en ſoutenir l'action & l'effet, ſans une altération conſidérable dans leur tiſſu, leur qualité & leur couleur; de maniere qu'on

doit s'en tenir, pour toutes celles qui ne peuvent être leſſivées, à l'expoſition au grand air ou au vent, qui purifie plus efficacement qu'on ne penſe, les marchandiſes infectées du levain de la Peſte.

Il y avoit à Marſeille, dans ce temps, pour pluſieurs millions de marchandiſes, des étoffes de toute eſpece, venant du Levant, des Indes, de la Chine, comme auſſi une grande quantité de draps pour le Levant & l'habillement des Troupes Turques, & beaucoup d'étoffes de ſoie, filoſelle, coton & fil, manufacturées en France; tout auroit été perdu, & conſéquemment le grand commerce de cette Ville, entiérement ruiné & détruit, ſi on avoit fait ſubir à ces marchandiſes l'action du parfum ordinaire, ou tenter la plus légere leſſive, ou même la ſimple immerſion dans l'eau.

Les laines de chevron de Perſe, le fil de poil de chevre, ſont des marchandiſes précieuſes à qui le parfum, de

quelque nature qu'il puiſſe être, enleve tout à coup & totalement leur premiere qualité, & les rend abſolument incapables de pouvoir être employées pour les uſages auxquels elles ſont deſtinées : ainſi on ne peut que les expoſer au grand air.

L'expérience a conſtaté d'ailleurs dans tous les temps, l'efficacité de cette reſſource ; l'acide dominant dans ce fluide, qui préſerve de la pourriture tout ce qui eſt ſur la ſurface du globe terreſtre, donne & ſoutient le principe de vie des animaux & des végétaux, eſt bien capable de détacher les molécules étrangeres, de diviſer ces corpuſcules funeſtes & de les ſoumettre à l'action & à la violence des vents qui les emportent, les déſuniſſent de plus en plus, & achevent leur entiere deſtruction.

CHAPITRE DERNIER.

Des préſervatifs contre la Peſte.

APRÈS avoir démontré dans la ſeconde partie, par des faits inconteſtables, & des obſervations exactes & fidelles, la réalité de la contagion de la Peſte, & ſa communication ſenſible & évidente, d'un ſujet infecté, à un ſain, par le contact immédiat, par la reſpiration, l'attouchement & l'uſage des meubles, des habits qui ont ſervi au peſtiférés, & même par le ſéjour dans les endroits qu'ils ont habités; le plus sûr & le plus efficace de tous les préſervatifs, s'annonce de lui-même, & il eſt aſſez inutile de prouver que l'éloignement des habitations des Villes & des Provinces infectées de cette maladie, eſt la reſſource la plus aſſurée qu'on puiſſe lui oppoſer; mais il s'agit de prémunir l'eſprit & le corps des Citoyens & des étran-

gers qui ſe trouvent dans les Villes attaquées de ce mal, & qui ne peuvent en ſortir ; des gens publics, des Magiſtrats, des Prêtres, des Confeſſeurs obligés d'approcher les malades, ou ceux qui ont communiqué avec eux, & plus encore des Médecins & des Chirurgiens qui ſe conſacrent à leur ſervice, à leur traitement, & ſont, par les fonctions périlleuſes de leur miniſtere, plus expoſés que tous les autres, à l'action & à la violence du levain peſtilentiel.

Je rapporterai quelques-uns de ces prétendus antidotes qu'on prenoit intérieurement, ou des vapeurs & des odeurs externes dont on faiſoit uſage, dans le ſeul deſſein de flatter la prévention générale, & la fauſſe confiance de ceux qui la donnoient toute entiere à ces préſervatifs, mais non pour y reconnoître la plus légere vertu, d'éloigner ou de détruire le levain peſtilentiel ; car je déclare & proteſte que, non-ſeulement l'inſuffi-

ſance & l'inutilité de tous ceux qu'on a pu employer, ont été prouvées par l'obſervation & l'expérience, mais encore qu'ils ont été défavorables, & plus propres à diſpoſer le corps au développement du venin, qu'à ſa deſtruction.

Le premier des préſervatifs contre la Peſte, qui nous fut adreſſé par la Cour, étoit préparé de la maniere ſuivante :

Prenez de racine d'angélique, une once; de celle de gentiane & des bayes de genievre, autant ; cloux de gérofle, une demi-once ; de canelle battue, autant : on concaſſera le tout ſéparement, & on verſera ſur cette maſſe, miſe dans un vaiſſeau de verre convenable, une pinte de vin blanc & trois onces de ſucre fin ; on laiſſera infuſer le tout à froid pendant vingt-quatre heures.

Il faut prendre de cette teinture une cuillerée tous les matins à jeun, en ſe levant, & autant le ſoir en ſe couchant, avec la précaution de n'en donner que le

quart d'une cuillerée aux enfans, & une & demie à ceux qui ſont plus avancés dans l'âge.

Le ſecond dont on fit le plus d'uſage à Marſeille, connu ſous le titre d'eau-de-vie infallible contre la Peſte, envoyé par M. Leblanc, Miniſtre de la Guerre, à M. de Langeron, conſiſtoit dans la préparation qui ſuit:

Prenez du meilleur aloès, une once; de la thériaque, autant; de rhubarbe, une demi-once; myrrhe, un gros; agaric & ſafran oriental, de chacun un gros; racine de gentiane & des grains de genievre, de chacun pareillement un gros.

On pilera les drogues qui peuvent ſe piler, & couper bien menu celles qui ſe coupent; on mettra le tout enſemble dans une bouteille de verre bien forte, & on y verſera pardeſſus une chopine d'eſprit de vin, avec la précaution de laiſſer le quart de vuide de la bouteille, ſans quoi elle ne manqueroit pas d'écla-

ter ; la bouteille étant bien bouchée, on la mettra au ſoleil, s'il eſt ardent, pendant quatre jours, ou bien au bain-marie pendant deux jours, ayant attention de la remuer de temps en temps, juſqu'à ce que la liqueur devienne couleur d'un vin rouge obſcur.

Maniere de faire uſage de cette liqueur.

On en prend quatre ou ſix gouttes dans une cuillerée de vin blanc, ou deux cuillerées de bouillon.

Après avoir pris une priſe de cette teinture, on pouvoit être aſſuré, marquoit-on, de ne pas contracter la Peſte pendant vingt-quatre heures, & celui qui en eſt attaqué, doit en prendre une demi-cuillerée dans trois cuillerées de vin blanc ou de bouillon, ſe mettre ſur-le-champ au lit, & tâcher de ſuer ; avec ce ſecours il guérira infailliblement, & d'une maniere bien prompte.

Cette liqueur ſe donne en tout temps, & à toutes ſortes de perſonnes, hommes, femmes, jeunes ou vieux, de quelque complexion & âge qu'ils ſoient, même aux femmes groſſes; on en donne à ceux qui ſont d'un tempérament vigoureux, dix-huit à vingt gouttes, dix à douze gouttes aux plus foibles, & ſix gouttes aux enfans : ce remede réuſſit à tous, tient le corps ouvert, fortifie toutes les parties, chaſſe le venin peſtilentiel, & guérit, en la maniere ſuſdite, de la Peſte; il a été expérimenté & prouvé ſur pluſieurs milliers de perſonnes qui ont été toutes guéries, par la grace de Dieu.

J'ai tranſcrit mot pour mot, & ſans y rien changer, la recette de cet élixir ſi vanté; on comprend aiſément que ſon titre & les vertus admirables qu'on lui attribuoit, lui donnerent bientôt une réputation & une confiance ſi générale, que tout le monde en voulut avoir & en prendre.

Ce remede, ou ce préſervatif ſi efficace, eſt celui de M. Muller, ſi accrédité en Allemagne, que quelques Souverains de ce Royaume s'empreſſerent de l'adreſſer à Monſeigneur le Régent, comme le ſecours le plus aſſuré contre les ravages de la contagion; mais il perdit bientôt un crédit auſſi exalté, & ſon peu de ſuccès le fit rentrer dans la claſſe de pluſieurs autres dont on avoit également publié les avantages & l'efficacité; ceux qui en faiſoient uſage, ne furent pas plus épargnés que les autres qui n'en avoient pas pris, & on reconnut évidemment que la précaution de ſuſpendre toute communication avec les perſonnes infectées de la maladie, ou qui en étoient ſoupçonnées, étoit le préſervatif le plus certain, & le moyen le plus déciſif pour s'en garantir.

J'ai obſervé à ce ſujet, avec tous les Médecins qui ont ſervi à Marſeille pendant le temps de la contagion, que les Chirurgiens & les Garçons Chirurgiens,

prévenus d'avance, & entêtés de la néceſſité des cordiaux, pour réſiſter à la malignité & à l'action du venin peſtilentiel, ne voulant commencer leur ſervice journalier & le traitement des malades, qu'ils n'euſſent pris de la thériaque, de la confection d'alkermès, ou quelque liqueur ſpiritueuſe, ou même du vin avec quelque nourriture ſolide, avoient été promptement & tous ſacrifiés à la violence de la maladie, tandis que ceux qui renonçoient à tout aliment & à toute boiſſon avant leur ſervice, obſervant d'ailleurs un régime exact & un peu ſévere, avoient ſoutenu leur travail, leur ſanté, & fourni leur périlleuſe carriere, pendant tout le temps de la contagion, ſans aucun accident.

On étoit trop conſterné des ravages de cette affreuſe maladie, & trop alarmé de la rapidité de la contagion, pour ne pas chercher les moyens d'en reculer les approches, & tenter toutes les reſſources qu'on

qu'on pouvoit croire capables d'affoiblir ou de détruire ce funeſte levain; l'ancienne pratique des parfums, des fumigations, des vapeurs extérieures & de différentes odeurs, que nos peres avoient mis en uſage dans toutes les occaſions ùo ils craignoient les exhalaiſons malignes ou l'infection de l'air, & plus encore dans les temps de Peſte, fut renouvellée, & généralement adoptée de tout le monde.

On n'oſoit approcher de quelqu'un, ou toucher quelque choſe qui eût paſſé par ſes mains, ſans avoir une éponge imbibée de vinaigre qu'on tenoit au nez, ou ſans l'avoir trempée dans cette liqueur, la plus forte qu'on pouvoit trouver.

Le vinaigre des quatre voleurs eut cependant la préférence ſur tous les autres, & tout le monde en portoit; mais un grand nombre, à ſon défaut, avoit continuellement ſous le nez, des citrons lardés de cloux de gérofle, ou de petites boules de myrrhe, ou, ce qui étoit en-

core plus recherché, des bayes de genievre torréfiées.

On s'étoit flatté, dans le commencement de la Peſte, que la pipe & la fumée du tabac, ſi ordinaire & ſi fort en uſage dans tous les Ports de mer, pouvoient être capables d'éloigner les atomes peſtilentiels, &, dans cette prévention, on fumoit plus que jamais : pluſieurs perſonnes même ne ceſſoient d'avoir la pipe à la bouche pendant la plus grande partie de la journée ; mais tous ces grands fumeurs n'étoient pas plus épargnés que les autres, & ſuccomboient également à la violence du mal.

Ce n'eſt pas que dans un temps de Peſte, on doive renoncer aux habitudes contractées depuis long-temps ; on ne change jamais impunément le pli que la nature a pris, & on ne peut, ſans un danger évident, détourner ou arrêter les évacuations qu'elle s'eſt ménagée.

Indépendamment des parfums & des

remedes particuliers dont tout le Public prétendoit que nous faiſions uſage pour nous préſerver de la Peſte, on nous avoit dépeint, dans différentes Provinces du Royaume, d'une maniere groteſque, & ſur-tout M. Chicoyneau, qu'on repréſentoit avec un habillement fort long de toile cirée, un maſque, un grand bonnet de marroquin noir, avec une pipe fort longue à la bouche, remplie de différentes ſubſtances & drogues pulvériſées : mais tous les Habitans de Marſeille ont vu que nous n'avons jamais pris aucune précaution (que nous regardions d'ailleurs comme inutile), du moins par rapport aux parfums & aux différentes odeurs, pour nous mettre à l'abri des impreſſions du levain peſtilentiel, pendant tout le temps de notre ſervice ; peut-êtie que l'avanture d'un Médecin étranger avoit donné lieu à cette plaiſante fiction : cet homme, muni des recommandations les plus puiſſantes du Royaume, s'annonça comme

le ſeul Médecin de l'Europe, qui eût dans ſes mains un ſpécifique infaillible contre la Peſte, lorſqu'on en étoit ſurpris, & en même temps un préſervatif aſſuré pour s'en garantir.

Il fut promptement employé dans une des Villes de Provence, où la Peſte s'étoit déjà répandue, & on y attendoit impatiemment le ſuccès des promeſſes éblouiſſantes qu'il avoit faites, & qu'il renouvelloit avec tant de confiance; il prenoit, tous les matins avant d'entrer à l'Hôpital ou dans les maiſons des malades, une priſe de ſon élixir, dans une cuillerée de vin, en préſence de tout le monde, & faiſoit porter devant lui un flambeau allumé, préparé avec moitié poix réſine, & parties égales de ſoufre & de myrrhe; mais ce fameux élixir ne conſerva pas long-temps, & pour lui & pour ſon neveu qui faiſoit une partie de ſon ſervice, ſon admirable vertu, & la torche ſi ſalutaire n'écarta pas les vapeurs

malignes de la contagion ; l'un & l'autre furent ſurpris du mal quelques jours après: le jeune homme y ſuccomba le troiſieme jour, & l'oncle, qui ne voulut jamais prendre, pendant le cours de ſa maladie, cet antidote aſſuré, qu'il préconiſoit avec tant de confiance, n'échappa, après avoir été pendant deux jours à l'agonie, que par un bonheur ineſpéré, & une criſe la moins attendue.

Si la nature, en nous cachant le caractere du levain peſtilentiel, & la maniere dont il agit dans nos corps, nous a refuſé l'avantage de pouvoir découvrir les ſecours propres à combattre ce venin, & lui oppoſer des reſſources particulieres pour le détruire, elle nous a du moins indiqué les moyens d'affoiblir ſon activité, & en diminuer les funeſtes impreſſions.

La ſobriété & l'uſage des alimens doux & faciles à digérer, eſt un des préſervatifs le plus aſſuré qui ſoit entre nos mains, pour être moins ſuſceptibles de l'action des miaſmes

peſtilentiels ; c'eſt ſans doute cette ſobriété ſi commune & ſi générale parmi les Turcs, qui rend la Peſte moins redoutable & moins funeſte chez eux ; car, dans la marche ordinaire de cette maladie, elle n'enleve jamais dans les endroits où elle ſe déclare, que la quatrieme partie du Peuple qui en eſt affligé, ſi ce n'eſt dans le ſecond période, toujours le plus deſtructeur, mais moins long conſtamment que le premier ; & le dernier, où quatre malades ſur dix, ou tout au plus la moitié, ſuccombent à ſa violence : auſſi ſuis-je entiérement perſuadé & convaincu que nous avons été uniquement redevables de notre ſanté & de notre ſalut, pendant tout le temps de la contagion & de ce ſervice périlleux, au régime ſévere que nous obſervions, & que je ſupportois bien plus difficilement que mes anciens, par rapport au feu de la jeuneſſe & de l'âge : mais tout eſt ſubordonné au deſir de la vie, & les plus grands ſacrifices ne coû-

tent rien, lorſqu'il s'agit de la conſerver.

1°. Il eſt toujours certain, par l'expérience (quoiqu'on puiſſe dire), que tous ceux qui ont vécu ſans ménagement, & ſe ſont livrés à des boiſſons échauffantes pendant le temps de la Peſte, en ont été plus ſuſceptibles que tous les autres, plus inopinément ſurpris, & y ont preſque tous péri ; on comprend aiſément qu'un levain auſſi redoutable & auſſi actif que le peſtilentiel, paſſant dans un corps impur, & déjà ſurchargé d'un appareil de pourriture & de matieres inflammables, doit y faire un prompt & furieux ravage, & accabler preſque tout à coup un tempérament qui ne préſente pour ſa défenſe, que la foibleſſe, l'épuiſement & une alcaleſcence générale des humeurs : ainſi tous ceux qui ſont expoſés journellement aux traits mortels de la contagion, ou qui traitent les malades pendant toutes les épidémies, doivent ſe condamner à un régime très-ſévere, & prendre beau-

coup moins d'alimens que dans aucun temps de leur vie.

2°. On a obſervé à Marſeille, & dans les autres Villes de Provence, où la Peſte a pénétré, que les perſonnes qui avoient des cauteres ou des ulceres dans quelque partie du corps, avoient été préſervées du mal, ou rarement attaquées, quoiqu'elles euſſent été expoſées dans leurs maiſons & leurs familles, à l'action du levain peſtilentiel, & communiqué pendant long-temps avec les peſtiférés : ſans doute que cet écoulement, qui ſe renouvelloit tous les jours, entraînoit au dehors les particules du levain, qui pouvoient avoir paſſé dans leur ſang, & éloignoit par-là tous les accidens de la maladie. Cette obſervation vient à l'appui des heureux ſuccès de la ſuppuration des bubons & des charbons, qui terminoit la Peſte de la maniere la plus prompte & la plus favorable.

3°. La tranquillité d'eſprit & le courage

ne

ne peuvent que concourir, avec le régime, à éloigner les impreſſions des corpuſcules peſtilentiels, ou à en diminuer du moins l'activité, lorſqu'ils ont pénétré dans notre ſang.

On a conſtamment remarqué que la Peſte n'eſt jamais ſi funeſte aux Turcs, qu'aux Chrétiens, ou à ceux qui vivent & commercent avec eux : les premiers, intimément perſuadés & convaincus de la prédeſtination, & n'imaginant pas des peines éternelles, craignent bien moins les approches de la mort, & ſont toujours bien plus tranquilles pendant le cours de leur maladie, que les Chrétiens, à qui les triſtes réflexions inſéparables de ce cruel paſſage, & la terreur d'une éternité malheureuſe, cauſent des remords & des agitations qui augmentent le déſordre de nos fonctions, & donnent une nouvelle activité à un levain qui travaille déjà avec tant de fureur, & qui répand en-

core une conſternation dans l'ame de tous ceux qui en ſont ſurpris.

On voit tous les jours preſque tous les malades attaqués de maladies aiguës, à qui on ne peut annoncer la néceſſité de ſe préparer à la mort, ſans les expoſer à un trouble & à une révolution conſidérable, comme auſſi bien des perſonnes ſi frappées de l'idée & du danger de la petite vérole, qu'elles déſeſperent de leur ſalut, lorſqu'elles en ſont attaquées, & que le ſaiſiſſement intérieur qu'elles éprouvent, leur eſt auſſi funeſte que la violence & le mauvais caractere du levain variolique.

C'eſt inutilement qu'on prêche dans ces circonſtances, le courage, la fermeté, & qu'on s'efforce d'inſpirer de la confiance, & promettre même le ſuccès des événemens; on ne commande point à l'humanité de ſe dépouiller de ſes paſſions & de ſes foibleſſes fortifiées par les préjugés,

& un ſentimenr inné pour notre conſervation. J'ai vu & me ſuis ſouvent entretenu à Marſeille, avec des Religieux, des Prêtres, des Confeſſeurs, que le ſeul mouvement de zele & de charité conduiſoit des extrêmités du Royaume, pour y aſſiſter les peſtiférés, qui avoient fait d'avance le ſacrifice de leur vie, & regardoient la mort comme la récompenſe de leurs travaux; ces mêmes Prêtres, intrépides par le charitable motif qui les animoit, m'ont tous ſincérement avoué qu'ils étoient toujours ſaiſis, par le ſpectacle des cadavres des mourans, & les affreux accidens de cette maladie, d'une crainte & d'une terreur qu'ils ne pouvoient vaincre, qui les pourſuivoient ſans ceſſe, & troubloient continuellement leur repos.

4°. La peur cependant, & la crainte qui diſpoſent les corps aux impreſſions du levain peſtilentiel, ne donnent pas par eux-mêmes la Peſte; ces affections de

l'ame ſont bien capables de produire en nous de violentes révolutions, & on ne voit que trop d'exemples de perſonnes frappées des plus violentes maladies, accablées des changemens les plus imprévus, & ſurpriſes même d'une mort ſubite, par les triſtes événemens qu'elles éprouvent ; mais on n'a jamais vu ni obſervé que la peur ait donné des bubons & des charbons peſtilentiels : j'ai déjà prouvé par des faits inconteſtables & multipliés, que des femmes timides, des filles puſillanimes recluſes dans leur Monaſtere, des hommes peu courageux renfermés dans leurs maiſons, malgré l'effroi & la conſternation dont ils étoient pénétrés pendant tout le temps de la contagion, avoient pourtant échappé à toutes les atteintes du venin peſtilentiel, en retranchant toute communication avec les dehors ; ſi la Peſte même s'eſt quelquefois introduite dans ces maiſons, que la défiance & la crainte

avoient tenues exactement fermées, on a toujours découvert que l'imprudence des Domeſtiques, ou les approches trop immédiates des Pourvoyeurs, y avoient donné lieu; ainſi ce n'eſt pas la ſeule terreur & la crainte qui ont occaſionné les terribles ravages de cette maladie, comme auſſi le courage & l'intrépidité n'en ont pas affranchi ceux qui étoient expoſés, par leur miniſtere ou par la néceſſité, à ſes atteintes: dans quelque ſituation favorable ou contraire de corps & d'eſprit où l'on ſe trouve, on ne peut attendre ou eſpérer de ſalut, que dans l'éloignement des endroits infectés d'un mal toujours contagieux & mortel, contre lequel toutes les reſſources humaines échouent avec tant de rapidité.

Être ſuprême! Dieu tout puiſſant, Arbitre ſouverain de la vie & de la ſanté des hommes, daignez éloigner pour jamais ce fléau redoutable, d'un Peuple que votre

divine Providence protege d'une maniere ſi manifeſte, & à qui elle vient d'accorder, dans la plénitude de ſes miſéricordes, le plus éclairé, le plus juſte & le plus bienfaiſant de tous les Rois.

FIN.